
NEDL TRANSFER
HN 3E4I -



J. B. [illegible]

IMITATION

DES ODES

D'ANACREON.

J. B. [illegible]

IMITATION

DES ODES

D'ANACREON.

IMITATION DES ODES D'ANACREON,

EN VERS FRANÇOIS,

DÉDIÉE

AU ROI DE PRUSSE,

*PAR Monsieur DE S**.*

ET

LA TRADUCTION

DE MADEMOISELLE LEFEVRE.

AVEC une Comédie-Ballet en Vers & en Prose, qui a pour titre : ANACREON.

A PARIS,
Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la Charité.

M DCC LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PRE'FACE.

VOULOIR traduire en Vers François les Odes du Poëte le plus galant & le plus admiré de l'antiquité, n'est-ce point trop oser ? Je ne crois pas que l'exemple de Messieurs de Longe-Pierre, de la Fosse & de plusieurs autres, suffise pour écarter de ce projet un soupçon de témérité. Aussi me serois-je bien gardé de l'entreprendre, quand même j'aurois entendu assez parfaitement le Grec, pour ne laisser échapper aucune des beautés d'Anacreon; je suis convaincu qu'après les plus pénibles efforts, je serois, comme eux, bien au-dessous encore d'un aussi parfait original.

TOUTES les Langues, la Grecque sur-tout, ont une énergie, un sel, une délicatesse, des graces, un tour qui dépendent de l'expression; de-là ce qui est une beauté dans l'une, paroît quelquefois trivial & même bas dans l'autre. Je ne doute pas que ce passage de l'Ode LV. *les chevaux sont*

marqués à la cuisse avec un fer chaud ; ne présente en Grec une image agréable ; Anacreon étoit trop délicat pour en tracer qui ne le fussent pas. Je ne sçai cependant si elle pourroit être placée dans une Ode Françoise.

TOUTES les Langues ont aussi leur Poésie particuliere, caractérisée par l'expression, bien plus que par le génie & l'esprit. Ces deux ames de la Poésie, quoiqu'inégalement développées, sont de tous les païs, de toutes les nations & de tous les tems. Plus l'expression est vive, plus les portraits sont animés ; elle n'ajoute point à la correction & à l'exactitude du dessein, mais elle en est le coloris ; aussi quelqu'habilement qu'on lui en substitue un étranger, on apperçoit toujours une dégradation marquée, que l'art ne sçauroit rendre imperceptible.

IL suit de-là que l'expression étant à la Poésie ce que le coloris est à la peinture, celui qui nous frappe davantage n'est souvent pas celui qui nous flatte le plus. Qu'on donne à

une belle Françoise le tein de la plus belle des Négresses, elle picquera notre curiosité, mais elle cessera de faire notre admiration ; le caprice pourra vouloir lui donner la préférence, mais le préjugé national s'y opposera ; s'il étoit l'équité même, il ne seroit ni plus fort ni plus général. Il ne rouleroit cependant que sur la même personne. L'effet de l'expression est semblable, *genisse* plaît, *vache* dégoûte, les oreilles & les yeux sont aussi sujets au préjugé que l'esprit.

HEUREUX le génie, qui, loin de s'assujettir au joug de l'expression, libre comme une jeune abeille, mettroit tous ses soins à composer un miel pur du suc des fleurs qui naissent avec tant de choix, & en si grande abondance, sous la plume d'Anacreon ! Ce même suc, pour avoir été tiré de ces fleurs & avoir pris une forme nouvelle, en seroit-il moins délicieux ? Avec quelle confiance un tel génie ne pourroit-il point offrir au Public ce fruit précieux de ses veilles ?

Pour moi qui regarde ce Public comme un Juge aussi éclairé que respectable, je ne vois rien dans mon Ouvrage qui puisse justifier à ses yeux les efforts que j'ai faits pour remplir cette idée : mais quelqu'imparfaite que soit cette Imitation, ne me tiendra-t'il point compte de mon zéle ? Et ce Sexe aimable dont Anacreon fait les délices, ne me sçaura-t'il point gré d'avoir immolé le beau *Batille* à sa pudeur, & de lui avoir restitué tous ses droits ? Ce Sexe charmant, ce Public équitable, le tendre Anacreon même pourroient-ils me refuser un peu d'indulgence en faveur d'un hommage aussi épuré ?

AVERTISSEMENT.

On a cru devoir insérer dans cette Imitation d'Anacreon la Traduction de Mlle Lefévre, comme étant la plus exacte & la plus conforme à l'original, pour la commodité de ceux qui ne voudront pas se donner la peine d'y avoir recours.

EPITRE

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE.

MODELE des Héros, Roi ſi cher à la
Sprée,
Daigne écouter la voix d'une Muſe ignorée.
Ennemi du menſonge & ſans ambition,
Je ne ſuis que l'écho de l'admiration.
Si des mortels, les Dieux reçoivent l'humble hommage,
Proſcrirois-tu le mien, toi leur parfaite
image ?
Laiſſer au ſentiment juſqu'au Thrône un
ſentier,
GRAND ROI, c'eſt mériter les vœux du
monde entier ;
C'eſt étendre ſes droits ſur tout ce qui reſpire,

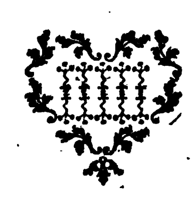
L'amour devient un ſceptre, & les cœurs un
empire.
Atôme confondu dans mille êtres divers,
J'oſai te contempler ainſi que l'univers ;
Quand, pour graver ton nom au Temple
de Mémoire,
Tu pris un eſſor d'aigle & volas à la gloire ;
Dès-lors je m'écriai : Que vous êtes heu-
reux,
Vous, que d'un ſi grand Roi favoriſent les
Dieux !
Peuples que FREDERIC défend, gouverne,
éclaire,
Sujets, à qui du Trône il tend les bras d'un
Pere,
Voyez dans ſa valeur revivre un autre Mars,
Minerve dans ſes loix, Appollon dans les
arts.
Muſes, loin de l'écueil d'une gloire infertile,
Ses généreuſes mains vous ouvrent un aziſe;
Des plus rares talens ſa Cour eſt le tréſor,
Son trône eſt la Vertu, ſon régne eſt l'Age
d'or ;
Son génie élevé l'ame de ſon Empire,
N'enfante aucun projet que l'Europe n'ad-
mire.

Licurgue, Fabius & Titus à la fois,
Il connoît l'amitié charme inconnu des Rois.
L'humanité triomphe où la grandeur s'abbaisse :
Dieux, protégez ses jours, sur lui veillez sans cesse.

C'est ainsi, FRÉDÉRIC, que t'adressant mes vœux,
J'occupe mon loisir de tes jours glorieux;
Tes vertus, tes exploits peints par la Renommée,
Se gravent à l'envi dans mon ame charmée;
Tandis que mon esprit dans un transport divin,
Vole au pied de ton Trône, & forme le dessein
Le dirai-je.... pardonne un desir téméraire,
Il brûle de t'offrir cet essai pour te plaire.
Ah, si tu l'honorois d'un regard de bonté!
Quel sceau plus assuré de l'immortalité!

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit, qui a pour titre : *Imitation des Odes d'Anacreon, & Anacreon, Comédie-Ballet* ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'Impreſſion. A Paris, le huit Août 1753. GUIROY.



TRADUCTION

TRADUCTION
ET
IMITATION
D'une Ode d'un ancien Poete, ſur Anacreon.

Traduction de l'Ode d'un ancien Poete Grec, ſur Anacreon.

IL y a quelque temps que je ſongeai qu'Anacreon m'ayant apperçu, m'appella, qu'auſſitôt étant couru à lui, je l'embraſſai, & le baiſai. Il étoit vieux, à la vérité; mais il ne laiſſoit pas d'être beau & galant. Sa bouche ſentoit un peu le vin; & comme il commençoit déja à être chancelant, l'Amour lui donnoit la main, & le conduiſoit. Ce Vieillard ayant ôté une couronne de deſſus ſa tête, me la donna: elle ſentoit extrèmement Anacreon. Mal-aviſé que je fus! Je la pris, je la mis ſur mon front; & depuis ce temps-là je n'ai pas été un moment ſans être amoureux.

Imitation de l'Ode d'un ancien Poete Grec, sur Anacreon.

ENLEVE' d'une aîle rapide
Par un songe qui m'a séduit,
Au milieu du Temple de Cnide
Je me suis trouvé cette nuit ;
Dans le paisible Sanctuaire
Du Dieu des cœurs qu'on y révere,
Mille parfums délicieux
Formoient un éclatant nuage ;
Des plaisirs, des ris & des jeux,
Il sembloit réflechir l'image :
Insensiblement je l'ai vû
Se dissiper & disparoître :
Mes yeux alors ont apperçu
Dans un Vieillard un Dieu peut-être :
Qu'il étoit joyeux & galant !
Dans sa démarche chancelant,
Il étoit soutenu des Graces ;
La belle Venus & l'Amour
Semoient des roses sur ses traces
Et le caressoient tour à tour ;

Sur ſon front brilloit la Couronne
Qu'y plaça l'Immortalité,
Et cette Majeſté que donne
Cette auguſte Divinité.
La Volupté montoit ſa lyre
Dans un agréable délire ;
Bacchus danſoit d'un air joyeux
Devant cette céleſte Troupe,
D'une main tenant une coupe,
De l'autre un thyrſe radieux.
Tranſporté d'une joye extrême,
C'eſt Anacreon, c'eſt lui-même,
Ai-je dit volant dans ſes bras ;
Moment le plus doux de ma vie !
Il a fait vers moi quelques pas,
Je n'ai reſpiré qu'ambroſie ;
Par mes careſſes attendri,
Ce charmant Vieillard m'a ſouri :
Reçois, m'a-t'il dit, cette lyre
Qui raiſonne ſi tendrement,
Suis les doux accens qu'elle inſpire.
La Volupté dans ce moment
L'a remiſe en mes mains tremblantes,
Et mon ſonge aux aîles brillantes,
Ainſi que tout ce que j'ai vu,
Avec la nuit a diſparu.

TRADUCTION
ET
IMITATION
DES ODES
D'ANACREON.



TRADUCTION DES ODES D'ANACREON.

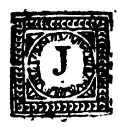
ODE PREMIERE.

JE voudrois bien chanter les Atrides, je voudrois bien aussi chanter Cadmus, mais mon Lut ne veut chanter que l'Amour. Je changeai l'autre jour toutes ses cordes, & je me mis à chanter les travaux d'Hercule,



IMITATION DES ODES D'ANACREON.

ODE PREMIERE.



E veux célébrer la gloire
Des plus illuſtres Héros,
Et par des chants de victoire
Eterniſer leurs travaux :
Mais ma Muſe, quel délire !
Les tendres ſons de ma lyre
Sont-ils propres aux combats ?
Si Cupidon ne m'inſpire
Elle ne me répond pas ;
Sous mes doigts elle eſt muette,
C'eſt lui ſeul qu'elle répete :

mais de ſon côté il ne chanta que l'Amour. Adieu donc pour jamais Héros, mon Lut ne chante que l'Amour.

ODE II.

Pour les Femmes.

LA Nature ayant donné les cornes aux taureaux ; aux chevaux, les pieds infatigables ; aux lievres, la viteſſe ; aux lions, le courage ; aux poiſſons, les nageoires ; les aîles aux oiſeaux, & aux hommes la prudence, elle n'eut plus rien dont elle pût faire préſent aux femmes. Que leur donna-t'elle donc ? la beauté, qui leur tient lieu de dards & de boucliers. Car il n'y a rien qui puiſſe réſiſter à une Belle.

Si je chante ſes appas,
Auſſitôt elle raiſonne,
Adieu rivaux de Bellone :
Toi, ma lyre, pour toujours
Je te conſacre aux Amours.

ODE II.

Pour les Femmes.

AUx habitans des airs, de la terre & de l'onde,
La nature en tréſors féconde,
En leur donnant le jour prodigua ſes préſens:
Le Lyon reçut en partage
Le plus intrépide courage ;
Le Cerf, la vîteſſe des vents ;
Le Paon, un ſuperbe plumage ;
Le Serin, le plus doux ramage ;
La douce Brebis, la toiſon ;
L'homme, l'eſprit & la raiſon :
Quel don fit-elle au Sexe aimable
Qui fait ſon premier ornement ?
La beauté, ce tréſor charmant,
Le ſeul qui ſoit ineſtimable.

ODE III.

De l'Amour.

IL y a quelque tems que ſur le minuit, lorſque l'Ourſe tourne déja ſous la main du Bootes, & que tous les hommes fatigués du travail du jour, ſont plongés dans un profond ſommeil, l'Amour heurta à ma porte. Qui eſt là, m'écriai-je, & qui vient interrompre mon ſommeil ? Ouvre, dit-il, n'apprehende point, tu verras un petit enfant qui eſt tout mouillé, & qui s'eſt perdu dans l'obſcurité de la nuit. Cela me fit pitié, j'allume donc ma lampe, j'ouvre, & je vois à la vérité un petit enfant qui avoit un arc, des aîles & un carquois. Je

ODE III.

L'Heure fonnoit où Morphée en filence
Sur les mortels répand en abondance
Ses doux pavots. De fes voiles la nuit
Envéloppoit mon tranquille réduit.
Sans nuls foucis, & le cœur fans tendreffe,
J'étois plongé dans un fommeil profond,
Quand à ma porte, écueil de la trifteffe,
L'Amour heurta, qui demande, il répond,
C'eft un enfant égaré fans afile,
Qui, tout mouillé, ne fçait que devenir:
Je meurs de froid, hélas, daignez m'ouvrir,
Ne rendez pas ma priere inutile.
Je prends ma lampe & l'allume à l'inftant,
J'ouvre ma porte & je vois un enfant:
Il étoit nud & tout trempé de pluye,
Il me cachoit fon arc & fon carquois:
Auprès du feu de mon mieux je l'effuye,
Et dans mes mains je réchauffe fes doigts.
Mais auffitôt qu'il eut repris courage,
Voyons, dit-il, fi mon arc à l'orage

le fais asseoir près du feu, je lui échauffe ses petites mains entre les miennes, & je lui essuye ses cheveux. Il ne fut pas plûtôt échauffé, que se levant, allons, voyons, me dit-il, si la pluye n'auroit point un peu gâté la corde de cet arc. Il le tend en même tems, & me blesse au milieu du cœur. Après cela il se met à sauter en riant de toute sa force, & me dit, mon hôte réjouis-toi avec moi, mon arc n'a point de mal, mais ton cœur en tient.

ODE IV.

De soi-même.

JE veux boire couché sur le Myrthe verd, & sur l'Alisier; qu'Amour retrousse donc son

Et cette corde auront pû résister :
Cruel enfant ! Devois-je l'assister ?
Il tend son arc & soudain il me blesse,
Il lance un trait qui me perce le cœur :
Réjouis-toi, dit-il, de mon adresse,
Je t'ai blessé, mais c'est une faveur.

ODE IV.

De Bacchus, digne nourrisson,
Sous ces Myrthes verds je veux boire,
Amour, rien ne manque à ma gloire,
Si tu deviens mon Echanson :
Approches, Dieu de la tendresse,

manteau au-dessus de l'épaule avec un ruban, & qu'il me serve, car la vie roule comme un char, & dès que nos os seront dissous, nous ne serons qu'un peu de poussiere. A quoi bon répandre des essences sur mon tombeau ? Pourquoi y faire des sacrifices inutiles? Parfumes-moi plûtôt pendant que je suis en vie, mets des couronnes de roses sur ma tête : Fais venir ma Maîtresse, & sçache, Amour, qu'avant que d'aller aux danses des morts, je veux me divertir ici.

ODE V.

Sur la Rose.

MElons avec le vin les roses consacrées à l'Amour, &

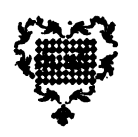
Dans cette coupe enchantereſſe
Verſe les flots délicieux
D'un nectar qui charme les Dieux ;
Mes jours s'écoulent, le temps preſſe,
Les inſtans me ſont précieux :
Etant privé de la lumiere,
Que deviendrai-je ? Ombre & pouſſiere,
Envain alors ſur mon tombeau
Tu voudrois, par des ſacrifices,
Me rendre les deſtins propices :
Menacé du fatal cizeau
Je touche à ma derniere aurore,
Tandis que je reſpire encore,
De roſes viens me couronner,
Et dans les bras de ma Maîtreſſe,
De mes feux redouble l'yvreſſe,
La mort ne pourra m'étonner.

ODE V.

Sur la Roſe.

QUE le Champagne & l'Amour
Soyent l'ame de cette Fête ;
Que de Roſes en ce jour

en nous couronnant de ces belles fleurs, buvons & ne songeons qu'à nous divertir. La rose est la plus belle des fleurs, elle fait tout le soin du Printems, elle est agréable aux Dieux; aussi le fils de la charmante Venus en pare-t'il sa belle tête, lorsqu'il va danser avec les Graces. Couronnez-m'en donc, Bacchus, & avec ces couronnes sur ma tête je jouerai de ma Lyre dans vos Temples; & à votre honneur, je danserai avec de belles filles.



Chacun

Chacun couronne ſa tête.

La Roſe charme les Dieux,
Des fleurs elle eſt la plus belle ;
Dès qu'elle brille à nos yeux,
L'Univers ſe renouvelle.

Du Printems & des Zéphirs
Elle eſt l'Amante chérie,
Elle fait toûs les plaiſirs
Et les ſoins de ma Sylvie.

Elle l'ajoute aux attraits
Qu'elle tient de la nature ;
Sa main en guiſe de traits
La place dans ſa coeffure.

Du vif éclat de ſon tein
Se pare la jeune Aurore ;
L'Amour niche dans ſon ſein ;
Le plaiſir y ſemble éclore.

Viens, Bacchus, couronnes-moi
De cette fleur que tant j'aime,
Et plus ſatisfait qu'un Roi,
Je te chanterai toi-même.

ODE VI.

AVEC des couronnes de roses sur nos têtes, nous allons boire & nous divertir. Une jeune fille qui a les plus beaux pieds du monde, danse au son de la Guitare, tenant en sa main un Tyrse environné de bouquets de verdure. Un jeune homme dont la belle tête est parfumée d'essences, chante & joue du lut. *A-t'on jamais vû de Mascarade plus galante?* Le charmant Cupidon, le beau Bacchus, & la riante Venus vont trouver le Dieu des festins, qui a tant de charmes pour les vieillards.

ODE VI.

BERGERS, quittons nos houlettes,
Et reprenons nos musettes,
Pour chanter le Dieu des cœurs,
Mais n'oublions pas ces fleurs;
Que chacun de nous de Roses
Commence à se couronner;
L'Amour pour nous les donner
Les cueillit à peine écloses:
Buvons, réjouissons-nous,
Faisons danser nos Bergeres;
Des amusemens si doux
Nous les rendront moins severes;
Attentive à nos concerts,
Déja celle que je sers,
D'un pied léger qui devance,
L'aîle même des Zéphirs,
De nos sons suit la cadence;
Et ranime les plaisirs.
Quel enfant touche la lyre
A l'ombre de cet ormeau?
En le voyant, je soupire,

ODE VII.

IL y a quelques tems que l'Amour avec une baguette de Lis me força de le suivre. Courant donc avec lui par des torrens, des forêts & des précipices, je me sentis piqué par un serpent. En même tems mon ame vint jusques sur mes lévres, & elle étoit sur le point de s'en-

Je sens un transport nouveau ;
C'est l'Amour, oui, c'est lui-même,
Près de lui paroît Venus,
J'apperçois aussi Bacchus ;
Bergers, ma joye est extrême :
A leur suite vient Comus,
Que tout bon vieux Pasteur aime ;
A nos champêtres festins
S'unit la céleste Troupe ;
Que le vin à pleine coupe
Lui soit versé par nos mains.

ODE VII.

JE vivois dans l'indifférence,
Et ne connoissois point l'Amour ;
Mais quel mortel peut sans retour
Se dérober à sa puissance ?
Un jour me jettant un regard,
Il me fit signe de le suivre ;
Sur ses pas courant au hazard,
Loin de lui ne pouvant plus vivre,
Je fus piqué par un serpent ;
Une douleur vive à l'instant

voler, lorſqu'Amour me battant le front avec ſes aîles, me dit : Eh pourquoi auſſi ne veux-tu pas aimer ?

ODE VIII.

UNE nuit après avoir fait la débauche, & m'être endormi ſur des tapis de pourpre, il me ſembla que je folâtrois avec des jeunes filles, & que je courois de toute ma force; que de jeunes garçons plus beaux que Bacchus, ſe mocquoient de moi, & me diſoient des injures, parce que je jouois

De mes jours affoiblit la trame ;
Déja ſur mes levres mon ame
Paroiſſoit prête à s'envoler,
Quand l'Amour avec un coup d'aîle
Appaiſa ma douleur mortelle,
Et me dit pour me conſoler :
J'ai puni ton cœur inſenſible,
Que riſquoit-il à s'enflâmer ?
Tu vois bien que tout m'eſt poſſible,
Pourquoi ne veux-tu pas aimer ?

ODE VIII.

QUAND je ſuis près de vous, tout vous peint ma tendreſſe ;
Abſent, mon cœur ſoupire, il vous nomme ſans ceſſe,
La nuit comme le jour il s'élance vers vous,
Æglé, d'un feu ſi beau, l'Amour même eſt jaloux.
Au ſortir d'un feſtin, dans un ſommeil paiſible,
Mes ſens à peine étoient plongés,
Que je crus qu'à mes vœux vous deveniez ſenſible ;

avec ces Belles. Comme je le voulois baiſer, je me réveillai en même-tems, & ils diſparurent. Etant donc tout triſte de me voir ainſi demeuré ſeul, je ne trouvai point de meilleure conſolation que de me remettre à dormir.

ODE IX.

Sur une Colombe.

AIMABLE Colombe, d'où viens-tu! où as-tu pris toutes les eſſences qui coulent de tes aîles? La Colombe, Anacreon, m'envoye chez le jeune

Mon eſprit & mon cœur juſqu'alors partagés
Entre l'eſpérance & la crainte,
Suivoient le penchant du déſir,
Et ſur les traces du plaiſir
Ils voloient déja ſans contrainte,
Quand l'Amour, cet enfant malin,
Jaloux de mon bonheur, m'arrête:
Cruel, lui dis-je, mais ſoudain
Je m'éveille & perds ma conquête;
Il me ravit un vrai tréſor,
En détruiſant un vain menſonge:
Si je me rendormis encor,
Ce fut pour ratraper mon ſonge.

ODE IX.

Licas & Mirtil.

LICAS.

OU vas-tu, jeune Berger?
Apprends-moi dans quel verger
Tu prends ce fruit admirable;
Si j'en trouvois de ſemblable,
L'ayant cueilli de ma main,

Bathylle qui regne aujourd'hui sur tous les cœurs. Venus m'a donnée à ce Poëte pour avoir un petit hymne de sa façon ; je suis donc présentement à son service, & voilà des lettres que je porte de sa part. Il me promet de me mettre en liberté au premier jour, mais pour moi, quand même il m'y mettroit, je ne laisserois pas pourtant de demeurer chez lui & de le servir. Car quel plaisir aurois-je d'aller sur les montagnes & dans les plaines, de m'aller percher sur les arbres, & de ne me nourrir que de je ne sçai quelles graines sauvages ! Au lieu qu'à présent je mange du pain que je prens dans la main même d'Anacreon, qui me donne à boire de son vin dans sa coupe. Quand

Je le porterois ſoudain
A la Bergere que j'aime.

MIRTIL.

Berger, c'eſt l'Amour lui-même,
Qui vient de me le donner,
Pour l'offrir à ma Glicere.
Cela paroît t'étonner,
Mais apprends tout le myſtere :
Comme dans tout le hameau
Il n'eſt point d'objet ſi beau,
Qui mérite auſſi bien qu'elle
Un cœur conſtant & fidéle,
C'eſt moi que choiſit l'Amour,
Pour lui rendre chaque jour
Un tendre & ſincere hommage :
Cette Belle qui m'engage,
M'a permis en ſoupirant,
D'eſpérer qu'un jour ma flamme
Pourroit paſſer dans ſon ame :
Ses yeux m'en ont dit autant ;
Qu'un ſi cher eſpoir me flatte !
Il eſt l'ame de mes ſoins :
Mais toujours fût-elle ingrate,
Je ne l'aimerois pas moins ;

j'en ai bû, je danse, & après cela je le couvre de mes aîles, & sitôt que le sommeil me prend, je vais fort bien dormir sur son lut. Voilà tout, adieu mon camarade, tu m'as rendu plus babillarde qu'une Corneille.

ODE X.

Sur un Amour.

UN jeune homme vouloit vendre un Amour de cire. Comme je me trouvai près de lui, je lui demandai combien il en vouloit. Il me répondit en langage Dorien, prenez-le pour le prix qu'il vous plaira ; & afin que vous soyez informé de tout, je ne suis point ouvrier en cire, mais je ne veux pas loger plus long-

Verser près d'elle des larmes
Adouciroit mon malheur ;
Eloigné de tant de charmes,
J'expirerois de douleur :
Mais déja l'Amour m'appelle,
Adieu, je vole auprès d'elle.

ODE X.

Sur un Amour.

SUR la toilette de Corine,
Dont l'humeur charmante & badine,
Assortit si bien les attraits,
Que lui prodigua la nature,
Je vis dans une miniature
Un enfant qui lançoit des traits ;
Sa bouche étoit prête à sourire,
Ses yeux paroissoient animés
De la vive ardeur qu'il inspire,
Ses regards étoient enflammés :
Corine voyant ma surprise,

tems avec un Amour qui veut avoir tout ce qu'il voit. Donnez-le moi donc, lui dis-je, donnez moi promptement ce beau Mignon pour une drachme, il couchera avec moi. Mais vous, mon petit Amour, songez à m'enflammer au plutôt, sinon, par ma foi je vous jetterai au feu.

ODE XI.

LEs femmes me disent : Mon pauvre Anacreon, tu es vieux, prens un miroir, regarde comme tes cheveux s'en sont allés, & comme tout le devant

Me dit, je crains que cet Amour,
Que votre imprudence autorise,
Ne vous joue enfin quelque tour;
Seulement à voir son air tendre,
Plus d'un cœur s'est laissé surprendre;
Moi-même, sans trop hazarder,
Je ne sçaurois plus le garder;
Mais s'il vous plaît je vous le donne:
Cet avis n'a rien qui m'étonne,
Je le prends; l'ayant dans ma main
Cet enfant disparut soudain;
Plus rapide qu'un trait de flamme
Sous les traits de cette beauté,
Dont lui-même étoit enchanté,
Ce Dieu s'élança dans mon ame.

ODE XI.

Si voyant mes cheveux de mon front disparoître,
J'étois délaissé des plaisirs,
Il ne me resteroit qu'à pousser des soupirs;
La douleur, non les ans, m'accableroit peut-être:

de ta tête eſt chauve. Pour moi, je ne ſçai ſi j'ai des cheveux ou non; mais je ſçai très-bien qu'un vieillard doit d'autant plus ſe divertir, qu'il eſt plus près de la mort.

ODE XII.

DE quel châtiment veux-tu que je te puniſſe, petite Hirondelle babillarde, veux-tu que je te coupe les aîles? Ou plutôt, veux-tu que je t'arrache la langue comme le cruel Terée, que tu connois tant? Pourquoi es-tu venu chanter de ſi bon matin à mes oreilles, & me ravir Bathylle, en faiſant évanouir mon ſonge?

ODE

Les femmes, mon miroir, tout dit que je
suis vieux,
Mais qu'importe si je l'ignore ;
Je consacre aux plaisirs les momens précieux,
Qui peuvent me rester encore.

ODE XII.

QU'AS-TU fait Rossignol ? par tes chants amoureux,
Tu viens de me ravir l'objet de ma tendresse.
Je dormois, un beau songe alloit combler mes vœux ;
Je volois dans les bras de ma chere Maîtresse,
Sa bouche respiroit mes feux,
Ses beaux yeux redoubloient le desir qui me presse :
Qu'as-tu fait Rossignol ? par tes chants amoureux,
Tu viens de me ravir l'objet de ma tendresse.

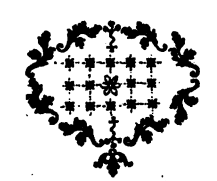
ODE XIII.

ON dit que l'efféminé Atis devint furieux de l'amour qu'il eut pour la bonne Cybele, qu'il couroit les bois & les montagnes, & les faisoit retentir de ses hurlemens. On dit qu'il y en a aussi qui entrent en fureur, après avoir bû de l'eau de la fontaine de Claros, qui est consacrée à Apollon. Pour moi, plein de Bacchus, parfumé d'essences, & comblé de faveurs de ma Maîtresse, je consens aussi de devenir furieux.



ODE XIII.

L'AMOUR cauſe un tendre délire,
Bacchus nous rend le cœur joyeux ;
Le Dieu du Pinde nous inſpire
Le langage même des Dieux :
Amour, je te livre mon ame ;
Dieu des Vers, remplis mon loiſir ;
Chez Bacchus viens nourrir ma flamme
Et de nectar & de plaiſir.



ODE XIV.

C'EST une chose arrêtée, je veux aimer. Amour me le conseilloit l'autre jour, mais imprudent que je fus, je ne pus suivre son avis. *Si-tôt qu'il eut vû cette opiniâtreté*, il prit son arc & son carquois, & me défia au combat. M'étant donc armé comme un Achille, d'une cuirasse, d'un bouclier & d'un javelot, j'allai en cet état pour me battre avec ce petit Dieu. Il tire, mais moi je prens la fuite. Lorsqu'il eut tiré *inutilement* toutes ses fléches, il se mit dans une colere furieuse, & après cela, il se lança lui-même au lieu de trait. Il pénétra jusqu'au milieu de mon cœur, & me mit dans un

ODE XIV.

PEUT-ON en vous voyant ſe défendre
d'aimer ?
L'Amour, malgré ma réſiſtance,
A triomphé, Miſis, de mon indifférence ;
Du feu de vos regards je me ſens enflammer :
Sur mon cœur, ſans pouvoir l'atteindre,
Il avoit épuiſé ſes traits ;
De cent beautés les plus à craindre
J'euſſe défié les attraits ;
Quand plus rapide que la flamme,
Jaloux, confus, piqué, mais sûr d'être vainqueur,
Au lieu de trait, ce Dieu s'élança dans mon ame :
Miſis, à ſon triomphe ajoutez mon bonheur.

état à ne pouvoir plus faire de résistance. C'est donc en vain que j'ai un bouclier, car à quoi sert de se défendre au-dehors, lorsque l'ennemi est au-dedans.

ODE XV.

JE ne me soucie point de Gyges, Roi de Sardis, je n'ai nulle tentation pour les richesses, & je ne porte point d'envie aux plus grands Monarques. Je ne me soucie que de me parfumer d'essences, & de mettre des chapeaux de roses sur ma tête. Je ne me mets en peine que du présent, car qui connoît l'avenir? Pendant donc que tes beaux jours le permettent, boi, joue aux dez, & fais des sacrifices à Bacchus, de peur que quelque maladie ne

ODE XV.

SUR les aîles de la victoire,
Qu'à l'envi de jeunes Guerriers
Volent au faîte de la gloire,
Le front couronné de lauriers :
Qu'épris d'une vaine richesse,
L'Avare s'occupe sans cesse
De ses inutiles trésors ;
Que de l'Univers l'harmonie,
Le méchanisme & les ressorts
Soyent l'objet d'un vaste Génie :
Charmant Amour, & toi Bacchus,
Je vous donne la préférence ;
Ma gloire, mes biens, ma science,
C'est aimer, boire, & rien de plus.

vienne lorſque tu y penſeras le moins, & qu'elle ne te diſe, tu ne boiras plus.

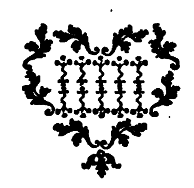
ODE XVI.

TU chantes les guerres de Thebes, un autre chante les combats des Phrygiens, & moi je chante toujours les priſes qu'on a faites ſur moi. Ce n'eſt ni Cavalerie ni Infanterie qui m'a vaincu, ce n'eſt pas non plus une armée navale : c'eſt une autre eſpece d'armée, qui de ſes yeux tire continuellement ſur moi.



ODE XVI.

A L'ombre d'immortels lauriers,
Rivaux de Mars, vaillans Guerriers,
Chantez, célebrez vos conquêtes;
Pour moi qu'Amour a sçu dompter,
Sous ces Myrthes je veux chanter
Ses triomphes & mes défaites.



ODE XVII.

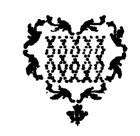
Sur une Coupe d'argent.

EXCELLENT Ouvrier, en ciselant cet argent, fais moi: non par une armure de pied-en-cap: car qu'ai-je affaire de combats? Mais fais-moi une coupe la plus profonde qu'il te sera possible. Graves-y, non les Astres ni le Chariot, ni le triste Orion; car que me soucie-je des Pleïades? que me soucie-je des Etoiles du Bootes? Fais-moi donc des vignes autour de cette coupe, fais-y des raisins; graves-y l'Amour & Bacchus foulans la vendange avec le beau Bathylle.

ODE XVII.

Sur une coupe d'argent.

FAIS-MOI de cet argent une coupe
profonde,
Fais-y regner au-tour, à l'aide du cizeau,
Une treille en raisins féconde ;
Ne vas point y graver l'Ourse ni le Ver-
seau,
Que m'importe leur influence ?
Dans la molesse & l'opulence ;
N'y graves point aussi Plutus
Amant & Buveur à leurs places,
J'y veux les Amours & les Graces
En vendanges avec Bacchus.



ODE XVIII.

Sur la même Coupe.

EXCELLENT Ouvrier, fais-moi une coupe la plus agréable qu'il se pourra. Représentes-y d'abord le Printems couronné de roses; ensuite graves-y des festins qui me plaisent tant. Donne-toi bien garde d'y graver des cérémonies de sacrifices étrangers. N'y mets aucune Histoire tragique, fais-y plutôt Bacchus fils de Jupiter, Bacchus initiant les hommes dans ses mysteres, ou Venus dansant avec les jeunes Hymenées. Mets-y à l'ombre d'une vigne extrêmement touffue & chargée de raisins, les Amours sans armes, & les Gra-

ODE XVIII.

Sur la même coupe.

SI l'on veut remplir mon attente,
Je veux qu'un burin délicat,
Sur cette coupe repréſente,
Le Printems dans tout ſon éclat ;
Qu'il cueille ſur le ſein de Flore
Des fleurs qu'il fait lui-même éclore,
Qu'aux Roſes reſſemble ſon tein :
Je veux qu'au milieu d'un feſtin
L'aimable Volupté préſide,
En ſouriant au Dieu de Cnide :
Que l'on n'y grave point Bacchus
Métamorphoſant en Furies,
Ses Prêtreſſes dans ſes Orgies ;
Mais folâtrant avec Venus,
Sortant des bains à demi-nûe ;
Qu'on y faſſe regner au tour
Une vigne qui ſoit touffue ;
Sous ſon ombrage que l'Amour
Mette au pied des Graces ſes armes ;

ces avec leurs enjouemens. Ne manque pas d'y ajouter de beaux jeunes garçons, à moins que tu ne veuilles y graver Apollon lui-même folatrant.

ODE XIX.

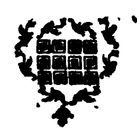
LA terre boit la pluie ; les arbres boivent le ſuc de la terre ; la mer boit l'air ; le Soleil boit la mer ; la Lune boit le Soleil. *Tout boit enſin.* Pourquoi donc mes amis, ne voulez-vous pas que je boive?



S'il se peut encor qu'Apollon
Y paroisse avec tous ses charmes;
Tel que dans le sacré Vallon.

ODE XIX.

QUAND ce joyeux Vieillard nous dit qu'il est permis,
De boire & de brûler de l'ardeur la plus pure
Anacreon, mes chers amis,
N'est que l'écho de la Nature.



ODE XX.

A sa Maîtresse.

LA fille de Tantale fut autrefois changée en Rocher sur les montagnes de Phrygie. La fille de Pandion fut métamorphosée en hirondelle. Mais moi je voudrois devenir miroir, afin que vous me regardassiez souvent ; je voudrois être habit, afin de vous toucher toujours ; fontaine, afin de servir à laver votre beau corps ; essence, afin de vous parfumer. Que ne suis-je l'écharpe qui soutient votre belle gorge, ou fil de perles, pour être autour de votre cou, ou enfin l'un de vos souliers, pour être au moins foulé de vos pieds.

ODE

ODE XX.

A sa Maîtresse.

SI j'étois un second Protée,
Je me changerois en miroir;
De vos yeux, sans être flattée,
Vous y connoîtriez le pouvoir.
  Je serois la mouche assassine,
Que place votre belle main,
Sur ce visage si serein,
Où la pudeur toujours domine.
  Je serois, malgré les jaloux,
L'air que votre bouche respire;
Pour le rendre aussi pur que doux,
Je me changerois en Zéphire.
  Sur votre beau sein chaque jour,
Ignorant ma métamorphose,
Vous me placeriez plein d'amour,
Croyant n'y mettre qu'une Rose.
  Je serois l'heureux petit chien,
Pour qui votre cœur s'intéresse;
Qui de vos rigueurs ne craint rien,

ODE XXI.

FILLES, donnez-moi à boire de grandes rasades de cette liqueur de Bacchus. Je suis déja demi-mort de chaud. Donnez-moi aussi des fleurs de ce *buffet*; car ma tête brûle dans un moment toutes les couronnes que je mets dessus. Le feu de mon amour ne paroît pourtant point au-dehors, je l'enferme tout entier au fond de mon cœur.



Et que vous careſſez ſans ceſſe.
Pour voir vos plus ſecrets tréſors,
Je deviendrois votre chemiſe;
Et peut-être oſerois-je alors,
Tout ce que l'Amour autoriſe.

ODE XXI.

Les Graces à l'envi prirent ſoin de former
La beauté qu'en ſecret j'adore;
Ses traits ſont ceux d'Hebé, ſon tein, celui de Flore:
Amour, je n'oſe la nommer,
Un reſpect rigoureux, malgré leur violence,
Condamne mes feux au ſilence.



ODE XXII.

MON cher Bathylle aſſeyez-vous à l'ombre de ces beaux arbres. Les Zephirs agitent agréablement leurs feuilles, & il coule au pied une fontaine, qui par le murmure de ſes eaux, invite & perſuade en même tems. Hé qui pourroit voir ce petit endroit ſans s'y arrêter pour y prendre le frais!

ODE XXIII.

SI les richeſſes pouvoient prolonger les jours, je ferois tout mon poſſible pour en amaſſer, afin que lorſque la mort viendroit, elle prît une bonne ſom-

ODE XXII.

JEUNE Bergere, asseyons-nous,
Sur cette riante verdure ;
L'émail des fleurs, cette onde pure,
Cet ombrage craint des jaloux :
Des Zéphirs le tendre murmure,
Des Oiseaux les chants les plus doux,
Bergere, ici tout nous invite,
D'attendre que vers les hameaux
La nuit rappelle nos troupeaux,
Dont l'Amour prendra la conduite.

ODE XXIII.

SI l'or fléchissoit la Parque,
Et prolongeoit nos beaux jours,
Le Berger & le Monarque
A Plutus auroient recours ;
Mais puisqu'elle est intraitable,
Et la mort inévitable,
Qu'ai-je affaire de cet or ?

me, & s'en allât. Mais s'il n'est pas au pouvoir des hommes d'acheter la vie, à quoi bon me tourmenter en vain, & pourquoi passer mes jours à soupirer ? Car puisque la mort est inévitable, que me serviroient toutes les richesses ? Je veux donc passer le tems à boire d'excellent vin avec mes amis, & à caresser ma Maîtresse.

ODE XXIV.

PUISQUE je suis né mortel, & pour faire simplement une petite course en ce monde, que je ne connois que le tems que j'ai vécu, sans avoir aucune connoissance de celui qui me reste à vivre, éloignez-vous de moi, inquiétudes; n'ayons rien, je vous

Il n'a rien qui m'intéresse ;
Le bon vin & ma Maîtresse
Sont mon unique trésor.

ODE XXIV.

NE' mortel, j'ai vêcu, c'est un songe
& j'ignore,
Ce qu'au fil de mes jours le sort reserve en-
core ;
L'instant dont je jouis, est le seul où je vis ;
L'avenir n'est qu'incertitude,
Loin de moi, sombre inquiétude,
Je veux que de plaisirs tous mes jours soient
suivis.

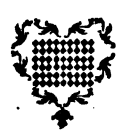
prie, à démêler vous & moi. Car avant que la mort vienne me surprendre, je veux badiner, rire & danser avec le beau Bacchus.

ODE XXV.

QUAND je bois de bon vin, toutes mes inquiétudes sont assoupies. Que me soucie-je de peines & de soupirs, qu'ai-je affaire de soins ? Il faudra malgré moi que je meure, pourquoi donc me tant tourmenter dans cette vie ? Passons plutôt le tems à boire de cette excellente liqueur de Bacchus ; car pendant que nous buvons, les plus grands chagrins s'évanouissent.

ODE XXV.

Ce Nectar, dont la ſeule vûe,
Irrite & flatte les déſirs,
Diſſipe de mon cœur le chagrin qui le tue;
Il y rappelle les plaiſirs,
Juſqu'au moment fatal, où paſſant l'onde noire,
Je ceſſerai d'être joyeux,
Je ne veux point ceſſer de boire,
C'eſt en buvant qu'on eſt heureux.



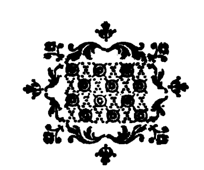
ODE XXVI.

BACCHUS n'eſt pas plutôt entré dans ma tête, que tous mes chagrins ſont aſſoupis, & que m'imaginant avoir toutes les richeſſes de Creſus, je ne demande qu'à chanter. Etendu par terre & couronné de fleurs, il n'y a rien dans tout l'Univers que je ne mépriſe ; faſſe la guerre qui voudra, pour moi je veux paſſer le tems à boire. Holà, garçon, donnez-moi la coupe, car il vaut mieux que l'on me voye étendu yvre, que mort.



ODE XXVI.

QU'ON m'accuſe de caprice,
Mon cœur ravi de ce jus,
Le préfere, avec juſtice,
Aux richeſſes de Creſus ;
Quand je tiens en main mon verre,
Aux ſoucis je fais la guerre,
Et tout l'Univers a tort.
Sans le vin je ne peux vivre,
Un mortel qui n'eſt pas yvre,
Eſt plus à plaindre qu'un mort.



ODE XXVII.

LORSQUE Bacchus fils de Jupiter, Bacchus qui délasse si agréablement nos esprits, & qui dissipe nos inquiétudes, s'est une fois emparé de mon cœur, il m'enseigne à danser, & je prens le plus grand plaisir du monde à me voir yvre. Le bruit des pots, les chansons & la belle Venus me divertissent. Et je suis toujours prêt à danser.

ODE XXVIII.

Le Portrait de sa Maîtresse.

TOI qui es le plus excellent de tous les Peintres, le Roi de ce bel art qui est si florissant

ODE XXVII.

QUAND le divin Bacchus, touché de mes ſoupirs,
Charme mon inquiétude;
De la joye & des plaiſirs
Je fais mon unique étude;
Dans ces momens heureux, je ſens que la raiſon,
Ne vaut pas la douce yvreſſe
Qui rallume ma tendreſſe,
Et qu'elle en eſt le poiſon.

ODE XXVIII.

Le portrait de ſa Maîtreſſe.

CHARMANT fils de Venus, pour peindre ma Maîtreſſe,
Prends tes plus délicats pinceaux,

à Rhodes, peins-moi ma Maîtresse absente, peins-la-moi comme je vais te le dire. Premierement, fais-lui des cheveux déliés & noirs ; & , si la cire te le peut permettre, fais qu'ils paroissent parfumés d'essences. Fais au-dessous de ses cheveux noirs un front blanc comme de l'yvoire. Ne sépare pas trop ses sourcils, prends bien garde aussi de ne les pas joindre. Laissez-y un espace qui ne s'aperçoive presque point. Fais-lui les paupieres noires. Pour ses yeux, il faut qu'ils soient tout de feu ; qu'elle les ait d'un bleu céleste comme les a Minerve, & d'une certaine humidité brillante comme les a Venus. Fais son nez & ses joues d'un blanc de lait où l'on a mêlé des roses. Que ses levres soient

Anime cette toile, & par des traits nouveaux,
D'Apellès ſurpaſſe l'adreſſe.
Fais-lui des cheveux noirs, d'eſſences parfumés;
Un front majeſtueux, auſſi blanc que l'yvoire,
Tel qu'on peint celui de la gloire,
Et les ſourcils les mieux formés,
Qu'un bleu céleſte colore
Ses yeux qu'on prend pour ceux d'une Divinité,
Exprimes-en les feux, & s'il ſe peut encore,
La brillante humidité;
Mêle aux lys de ſon viſage
Les Roſes de la pudeur;
Ayant les ris en partage,
Que ſa bouche parle au cœur.
Qu'un eſſein de déſirs, près de ſon ſein d'albâtre,
Avec les Graces folâtre;
Que les plus hardis contours,
De ſa taille raviſſante,
Soient couverts par les Amours,
D'une gaze tranſparente:

comme celles de la Perſuaſion ; & qu'elles donnent envie à tout le monde de les baiſer. Fais que toutes les Graces voltigent au-deſſous de ſon beau menton & tout autour de ſon cou plus blanc que l'albâtre. Enfin, habille-la de pourpre, & laiſſe paroître quelque petite partie de ſon beau corps qui faſſe juger du reſte. Il n'eſt pas néceſſaire de t'en dire davantage, il me ſemble déja que je vois cette divine perſonne, & que ce beau Portrait va parler.

ODE XXIX.

Portrait de l'Amour.

PEINS-moi Bathylle de la maniere que je vais te dire. Fais-

Quand

Mais déja l'ouvrage est fait,
Le portrait de Venus est-il aussi parfait ?

ODE XXIX.

Portrait de l'Amour.

D'UN Amour qui n'est qu'une fable,
Vous me demandez le portrait,

lui des cheveux luisans d'essences, noirs vers le haut & un peu dorés vers le bas. Laisses-les par grandes boucles tomber négligemment & sans art. Que des sourcils plus noirs que l'ébene bornent son beau front. Fais-lui des yeux noirs, & pleins d'une fierté mêlée de douceur, afin qu'il ait quelque chose de Mars, & quelque chose de la belle Venus, & que si l'un donne de la crainte, l'autre donne de l'espérance. Fais que ses joues vermeilles comme les roses, soient couvertes d'un petit poil follet, à-peu-près comme celui que l'on voit sur les coings nouvellement cueillis. Donne-lui tout autant que tu pourras d'un certain rouge qui vient de pudeur. Pour sa bouche, je ne sçai pas bien de

Quand il en eſt un véritable,
Que je rendrois mieux d'un ſeul trait ;
C'eſt celui qui regne en mon ame,
C'eſt une pure & vive flamme,
Dont l'eſſence eſt le ſentiment.
C'eſt un déſir ardent de plaire,
Qui cauſe un doux raviſſement,
Et qui s'accroît dans le myſtere.
C'eſt un penchant délicieux,
Que deux cœurs ſuivent ſans contrainte,
C'eſt... *Mais au trouble de vos yeux*,
Qui ne ſont point faits à la feinte,
Je vois qu'au portrait d'un Vainqueur,
Que vous ne voulez point connoître,
Et qui vous ſoumettra peut-être,
Déja s'allarme votre cœur.
Je vais donc tracer la copie
Du chimérique Cupidon ;
Si le Dieu de la Poëſie
M'inſpiroit comme Anacreon,
Je vous l'offrirois embellie
Des charmes de la fiction.

Ses cheveux à boucles flottantes
Sur ſes épaules éclatantes,
De nuances d'or colorés,

quelle maniere tu la feras. Il faut qu'elle ſoit toute pleine d'agrémens & de perſuaſion. Enfin, pour te dire tout en un mot, il faut que ce Portrait ſoit éloquent dans ſon ſilence. Fais-lui le viſage grand. J'oubliois de te dire de lui faire le cou plus blanc que l'yvoire, & comme celui du bel Adonis. Fais-lui l'eſtomac & les mains de Mercure.

* * * ** * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * * * * * *

Mais tu as un art bien envieux du plaiſir des gens, de ne te permettre pas de laiſſer voir les épaules, qui n'eſt pas pourtant ce qu'il y a de moins beau. Qu'eſt-il néceſſaire de te dire de quelle maniere tu feras ſes pieds? Dis promptement ce qu'il te faut pour cet ouvrage; & de cet Apollon que voilà, fais-en

Sont noirs, & vers le bas pourprés :
Son front est la majesté même,
Il annonce un pouvoir suprême,
Ses sourcils sont noirs, ses beaux yeux
Percent leur saillante paupiere,
Ils brillent des plus tendres feux ;
La douceur de ceux de sa mere
Et la fierté de ceux de Mars
Se font sentir dans leurs regards,
Tandis qu'on les craint on espere :
Comme une Rose la pudeur,
Sur les lys de son tein éclate ;
Avec un sourire enchanteur,
Sa bouche persuade & flatte :
Sa taille & son port sont divins,
Il tient un arc entre ses mains ;
Sur son dos il porte des aîles,
Et des fleches dans un carquois,
Les cœurs en vain lui sont rébelles,
Tôt ou tard ils suivent ses loix :
Les Plaisirs, les Jeux & les Graces,
A l'envi devancent ses traces,
Ils sement sa route de fleurs,
Il est guidé par les faveurs ;
Et sur les bords des précipices,

Bathylle : si tu vas jamais à Samos, de Bathylle tu feras Apollon.

ODE XXX.

L'AUTRE jour les Muses aïant lié l'Amour avec des fleurs, le donnerent en garde à la Beauté. A présent la belle Venus le cherche avec une rançon pour le délivrer. Mais quoiqu'on lui ôte ses chaînes, il ne s'en ira point : à cette heure qu'il est accoutumé à servir, il demeurera là, & préferera sa servitude à sa liberté.

Il folâtre avec les caprices ;
A ſes tranſports on le connoît,
A peine on le tient qu'il s'envole,
Souvent plûtôt il diſparoît ;
Si de ſa fuite on ſe conſole,
On le retrouve ſur ſes pas ;
Dès qu'on le revoit on l'implore,
Et c'eſt pour triompher encore,
Qu'il livre de nouveaux combats.

ODE XXX.

AVEC des guirlandes de fleurs,
L'Amour lié par les neuf Sœurs,
Se riant de leur violence,
Fut conduit en eſclave aux pieds de la Beauté :
Pour le ſouſtraire à leur puiſſance,
Des plus riches tréſors Venus l'eût racheté ;
Mais dédaignant la liberté,
A ſes chaînes ce Dieu donna la préférence :
De l'eſprit & de la beauté,
Qui peut fuir la captivité ?

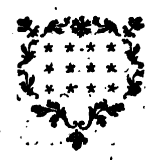
ODE XXXI.

JE vous conjure au nom des Dieux de me laiſſer boire de grands coups. Je veux, je veux perdre la raiſon à force de boire. Alcmeon & Oreſte après avoir tué leurs meres, devinrent furieux. Pour moi n'ayant tué perſonne, mais après avoir bû d'excellent vin clairet, je veux, je veux perdre la raiſon. Hercule entra auſſi en fureur, & avec l'arc & le carquois d'Iphitus il faiſoit trembler les plus aſſurés. Ajax étant furieux faiſoit un bruit épouvantable, avec ſon grand bouclier & avec l'épée d'Hector. Pour moi mettant cette couronne de fleurs ſur ma tête, & n'ayant pour toutes armes qu'une

ODE XXXI.

AMIS, à force de boire,
Je veux perdre la raiſon;
Ajax rapporte l'hiſtoire,
Et l'Amante de Jaſon *
Sans compter ceux que j'ignore;
Firent cent fois pis encore,
Ils devinrent furieux;
C'eſt en buvant que je veux
Eterniſer ma mémoire,
Dût le vin m'être un poiſon,
Amis, à force d'en boire,
Je veux perdre la raiſon.

* *Médée.*



grande coupe, je veux, je veux perdre la raison à force de boire.

ODE XXXII.

SI tu peux compter toutes les feuilles des arbres, & sçavoir le nombre des grains du sable de la mer, ce sera toi seul qui pourras nombrer toutes mes maîtresses. Premierement comptes-en vingt d'Athenes, & après cela quinze autres encore. De Corinthe, mets-en des légions, car cette Ville est de l'Achaïe où il y a les plus belles femmes de Grece. Comptes-m'en de Lesbos, d'Ionie, de Carie & de Rhodes, deux mille. Mais quoi! tu parois surpris de voir tant de maîtresses? Je ne t'ai pas encore dit celles de Syrie, de Canope, ni de Crete, où

ODE XXXII.

VOULOIR compter les désirs,
Les espérances, les craintes,
Les peines & les plaisirs,
Les tendres sermens, les feintes,
Les larmes & les soupirs,
Les inconstances, les plaintes,
Les délices & les langueurs,
Les contre-temps, les douceurs,
Que dans l'amoureux Empire
On éprouve tour à tour,
C'est peu connoître l'Amour :
Ce projet tient du délire.
Le Printems a moins de fleurs,
Les rivages moins de sable ;
Et ce nectar agréable
Attire moins de buveurs.



le fils de Venus célébre ses mysteres. Mais ce ne seroit jamais fait de vouloir entreprendre de nombrer celles que j'ai eues au-delà de Cadis, de la Bactriane & des Indes.

ODE XXXIII.

De l'Hirondelle.

AIMABLE Hyrondelle, tu reviens toutes les années au Printems, & tu fais ton nid; l'Hyver tu disparois, & tu t'en vas ou à Memphis, ou en Ethiopie. Mais l'Amour niche perpétuellement dans mon cœur, & il y a toujours des petits. Les uns ne commencent qu'à avoir des plumes, & les autres sont encore dans la coque. Il y en a aussi qui

ODE XXXIII.

De l'Hirondelle.

AIMABLE Hirondelle,
La saison des fleurs
Ici te rappelle,
Quand par ses douceurs
Elle nous console
Des fureurs d'Eole.
Sitôt qu'aux Zéphirs
Ce Dieu rend les armes,
L'amour sans allarmes
T'offre ses plaisirs;
A-t'il par ses charmes
Comblé tes désirs?
Libre, il t'abandonne,

ſont à demi-éclos, & l'on entend inceſſamment la petite voix de ceux qui ont percé la coquille avéc leur bec. Les plus âgés nourriſſent les plus jeunes; qui devenans grands dans un moment, couvent auſſi & ont des petits. Que ferai-je donc ? Car il n'y a pas moyen qu'un ſeul cœur loge une ſi grande troupe d'Amours.

ODE XXXIV.

NE me fuyez pas, à cauſe que vous me voyez des

Et loin des frimats,
Il t'offre en automne,
Des plus doux climats.
Mais ce Dieu sans cesse
Niche dans mon cœur,
Et de ma tendresse
Réchauffe l'ardeur.
A peine une belle
A sçu m'enflamer,
Qu'une ardeur nouvelle
Me force d'aimer.
Des brunes piquantes
Je chéris les traits;
Les blondes touchantes
M'offrent mille attraits.
Mon cœur fait éclore
Mille amours divers,
Qui m'offrent encore
Mille nouveaux fers.

ODE XXIV.

Les ans ont blanchi mes cheveux;
Vous êtes dans la fleur de l'aimable jeunesse;

cheveux blancs ; & parce que vous avez tout l'éclat de la jeunesse, ne méprisez pas ma passion. Mais songez combien sont agréables les couronnes de lys & & de roses mêlés ensemble.

ODE XXXV.

IL me semble que le Taureau que nous voyons, pourroit bien être Jupiter, car il porte sur son dos une Phéniciene, & se fait un chemin au milieu des flots de la vaste mer, qu'il traverse sans peine. Jamais un Taureau ordinaire, après s'être échappé de son troupeau, ne s'est mis à passer la mer à la nage. C'est donc sans doute Jupiter, car il n'y a que lui seul qui l'ait osé faire.

Mais

Mais loin de rejetter mes vœux,
Cloris partagez ma tendresse.
Des roses voyez l'incarnat;
Il brille auprès des lys d'un bien plus vif éclat.

ODE XXXV.

QUELLE est cette Beauté, qui sur ce fier taureau,
S'expose aux caprices de l'onde:
Quand Venus en sortit pour embellir le monde,
Qu'offrit-elle aux yeux de plus beau?
Quel des Dieux a pû se résoudre
A devenir taureau pour ravir ce trésor?
Oui, c'est la fille d'Agenor,
Et le Dieu qui lance la foudre.



ODE XXXVI.

A QUOI bon voulez-vous m'enſeigner les regles & les argumens des Rhéteurs? Qu'ai-je affaire de tant de diſcours qui ne ſont bons à rien? Enſeignez-moi plutôt à boire de cette excellente liqueur de Bacchus, enſeignez-moi plutôt à folâtrer avec la charmante mere de Cupidon. Puiſque j'ai une couronne ſur mes cheveux blancs, Garçon, donne de l'eau, verſe du vin juſqu'à ce que tu m'ayes endormi. Tu m'enſeveliras dans peu de tems, & tu ſçais que les morts n'ont plus de deſirs.



ODE XXXVI.

QU'AI-JE affaire de ſcience,
D'argumens & d'éloquence,
De régles & de diſcours;
Toute ma philoſophie
Se borne à paſſer ma vie
Avec les tendres amours.
Sans diminuer ma flamme,
Bachus regne ſur mon ame:
Tour-à-tour par ces vainqueurs
Je ſuis couronné de fleurs.
Bachus ſur-tout fait ma gloire;
Verſe laquais, je veux boire
Juſqu'au dernier des ſoupirs.
Quand j'aurai perdu la vie,
J'en aurai toujours envie,
S'il me reſte des déſirs.



ODE XXXVII.

Sur le Printems.

VOYEZ comme au retour du Printems toutes les Graces ſont chargées de roſes. Voyez comme le calme regne ſur la mer. Voyez comme les plongeurs ſe jouent dans l'eau, & comme les grues s'en retournent. Le Soleil brille d'une lumiere pure, & les nuées obſcures ſont diſſipées. Voyez comme le travail des Laboureurs eſt éclatant. Les Oliviers pouſſent déja, & la vigne eſt couronnée de ſes feuilles. Enfin, tout ſemble nous aſſurer de l'abondance de cette année.

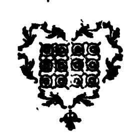
ODE XXXVII.

Sur le Printems.

QUEL Dieu ranime la nature ?
Du haut des airs, l'aſtre du jour,
Répand une clarté plus pure.
Je vois les graces & l'amour,
Couronnés de roſes naiſſantes,
Et dans les forêts verdoyantes
J'entens gazouiller les oiſeaux.
Zephire folatre avec Flore ;
Auſſi diligens que l'aurore,
Les bergers ſortent des hameaux.
Oui, c'eſt toi, Printems agréable ;
Tu chaſſes de ces beaux climats,
Ce Vieillard au front redoutable,
Qui ſoufle les plus noirs frimats.
Sur nos cotteaux & dans nos plaines ;
Avec les plaiſirs tu ramenes
La blonde Cerès & Bachus :
Tu viens nous rendre l'abondance ;
Et nous devons à ta préſence
Le retour du fils de Venus.

ODE XXXVIII.

JE ſuis vieux, mais je bois encore mieux que les jeunes : & lorſqu'il faut que je danſe, au lieu de bâton je prens un broc, car je n'ai que faire de bâton pour me ſoutenir ; ceux qui voudront ſe battre, qu'ils ſe battent, *pour moi je veux paſſer le tems à boire*. Garçon, apporre la coupe, donne-moi de cet excellent vin. Je ſuis vieux à la vérité, mais je n'en ſuis que plus propre à danſer au milieu de tous, & à imiter le bon pere Silene.



ODE XXXVIII.

AIMABLE jeuneſſe,
Bien que je ſois vieux,
Je danſe ſans ceſſe,
Et n'en bois que mieux;
Je ſuis dans l'yvreſſe,
Toujours plus joyeux.
Dès que je chancelle
Un broc me ſoutient,
Et tout de plus belle,
Ma vigueur revient.
Imitant Silene,
Je vuide ſans peine
Trente rouges bords:
Je ne ſçaurois croire
Qu'il me faudra boire
De l'eau chez les Morts.



ODE XXXIX.

SITÔT que je bois, la joie s'empare de mon cœur, & je me mets à chanter les Muſes. Sitôt que je bois, j'éloigne de moi les chagrins, les ſoins & les inquiétudes. Sitôt que je bois, l'enjoué Bacchus, après m'avoir rendu de belle humeur, m'enleve dans les airs parfumés de toutes ſortes de fleurs. Sitôt que je bois, je fais des couronnes de roſes, je les mets ſur ma tête, & je chante la douceur de la vie. Sitôt que je bois, que je me ſuis parfumé d'eſſences les plus précieuſes, & que je tiens ma maîtreſſe entre mes bras, je chante Venus. Sitôt que je bois, & que je délaſſe mon eſprit dans ces grandes coupes,

ODE XXXIX.

DÉs que je bois, Bachus m'inſp re,
Et je chante le Dieu des vers ;
Aux joyeux accens de ma lyre,
Semble treſſaillir l'Univers :
Un doux tranſport vers lui m'attire ;
Il m'enleve au plus haut des airs,
Où loin des ſoucis je reſpire,
De Flore les parfums divers.
Dès que je bois je me couronne
Des roſes que l'amour me donne ;
Dans l'objet dont je ſuis épris
Je vois les attraits de Cypris.
Aimons toujours, bûvons ſans ceſſe ;
Ces plaiſirs ſont un vrai tréſor.
Amis, le vin & la tendreſſe
Ne ſçauroient dépendre du ſort.
Uſons de la ſeule richeſſe
Que ne peut nous ravir la mort.

je vais folâtrer avec une troupe de jeunes garçons. Quand je bois je fais un véritable gain, & ce gain est la seule chose que j'emporterai de cette vie; car ne faut-il pas que nous mourions tous.

ODE XL.

UN jour Cupidon n'ayant pas pris garde à une Abeille qui dormoit dans des roses, fut piqué à un doigt. Aussi-tôt il se mit à pleurer, & courant de toute sa force à la belle Cytherée, je suis perdu, ma mere, s'écria-t'il, je suis perdu & je me meurs: Un petit Serpent aîlé, que les Laboureurs nomment Abeille, vient de me piquer. Cette Déesse lui répondit : Si l'aiguillon d'une Abeille te fait

ODE XL.

AU ſein voluptueux d'une roſe vermeille
Une jeune abeille
S'endormit un jour,
L'imprudent Amour
Voit cette jeune fleur, il s'arrête, il l'admire,
Pour elle il ſoupire :
Il voudroit la cueillir ; il y porte la main :
Mais à l'un de ſes doigts il eſt piqué ſoudain.
Il jette un cris perçant, & s'envole à Cithere;
Il s'écrie en pleurs ;
Ç'en eſt fait, ma mere,
Hélas ! je me meurs.
O douleur cruelle ;
Un petit ſerpent,
Inſecte volant,
Qu'Abeille on appelle ;

tant de mal, combien penſes-tu, mon fils, que ſouffrent ceux que tu bleſſes de tes fleches ?

ODE XLI.

ETANS gais & de belle humeur, buvons & chantons Bacchus; ce Dieu qui eſt l'inventeur de la danſe, qui prend tant de plaiſir à la Muſique, qui s'accorde ſi bien avec l'Amour, & qui eſt ſi aimé de la belle Venus. Ce Dieu qui eſt le pere de la débauche & des Graces; qui fait ceſſer les plus grandes triſteſſes, & par qui les ennuis ſont aſſoupis. Sitôt que de beaux garçons m'apportent une

Au doigt m'a bleſſé.
L'ayant careſſé :
Ce n'eſt rien, dit Venus, la douleur qui
t'accable ;
Penſes-tu donc mon Fils qu'elle ſoit com-
parable
Aux maux que tu fais
Par tes moindres traits ?

ODE XLI.

Soucis, chagrins, fuyez ; loin de moi
l'humeur noire ;
Je veux chanter Bachus, & boire :
Ce Dieu nous apprit l'art de varier les ſons.
Libres, il les ſoumit aux loix de l'harmonie,
Et donnant aux plaiſirs d'agréables leçons,
De la danſe il fit leur manie.
Avec l'Amour il vit en paix :
Venus reſſent pour lui la plus vive tendreſſe:
Sans lui dans les feſtins regneroit la triſteſſe,
Les graces feroient ſans attraits.
Il diſſipe l'ennui par ſa ſeule préſence ;
La gayeté coule avec le vin :

coupe pleine de bon vin, alors il n'y a point de chagrin qui ne se dissipe. Buvons donc de cette excellente liqueur, & nous défaisons de toutes nos inquiétudes. Car quel profit revient-il de se chagriner & de soupirer toute sa vie? Quelle connoissance avons-nous de l'avenir? La vie s'évanouit dans un moment. Je veux donc danser après avoir bu, je veux me parfumer, & aller folâtrer avec de jeunes beautés. Prenne du chagrin qui voudra, pour nous, étans gais & de belle humeur, buvons & chantons Bacchus.

ODE XLII.

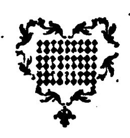
J'AIME les danses de l'enjoué Bacchus, j'aime à jouer de

Dans ses flots pétillans, versés par l'abondance,
S'abiment les plus noirs chagrins.
Oui, je veux à force de boire
En perdre jusqu'à la mémoire;
Pourquoi m'inquiéter & soupirer toujours?
Sçai-je combien encore il me reste de jours?
Un instant peut borner ma vie;
Pour la rendre digne d'envie,
Je veux toujours boire ou danser;
Quelquefois, d'une ardeur nouvelle,
Folatrer auprès d'une belle,
Et tous les jours recommencer.
Soucis, chagrins, fuyez; loin de moi l'humeur noire;
J'ai chanté Bachus, je veux boire.

ODE XLII.

PAR-TOUT où le plaisir respire,
Je me sens entraîner par mon joyeux penchant:

mon lut en faisant la débauche avec de jeunes hommes, & j'aime encore plus que tout cela à folâtrer avec de jeunes filles, après m'être couronné de fleurs d'hyacinthe. Mon cœur ne sçait ce que c'est que l'envie, je fuis avec soin les traits légers de la langue médisante. Je hais à voir des querelles excitées par le vin, dans les festins qui ne sont destinés qu'à la joie. Vivons donc d'une maniere douce & paisible, dansans au son du lut avec de jeunes Beautés.



Je danse avec Bachus, & je monte ma lyre
Sur un ton gai, vif & touchant.
Dès qu'avec mes amis à table
Ce Dieu réveille mes esprits :
Mais je ne suis pas moins épris
Des charmes d'un sexe adorable,
Qu'accompagnen. toujours les graces &
les ris,
Et dont, jusqu'aux défauts, tout me paroît
aimable;
Auprès des plus rares beautés,
Toujours folatre sans contrainte,
Couronné de fleurs d'hyacinte.
Je coule des momens par les plaisirs
comptés.
Mon cœur ennemi de l'envie
Ne connoit point la jalousie,
Et de la médisance il méprise les traits.
La joye aux festins me convie;
L'y troubler, me paroît le plus noir des
forfaits:
Là, je jouis d'un sort tranquille;
Ce n'est qu'en passant tour-à-tour
Des danses à Bachus, de Bachus à l'amour,
Qu'on jouit d'un bonheur facile.

ODE XLIII.

Sur la Cigale.

QUE je te trouve heureuſe, petite Cigale, tu es ſur le haut des arbres, où après avoir bû un peu de roſée, tu chantes comme un Roi. Tout ce que tu vois dans les champs, & tout ce que produiſent les ſaiſons t'appartient; tu es la bonne amie des Laboureurs, car tu ne fais jamais de dommage à perſonne. Tu es honorée de tous les hommes, parce que tu leur annonces le printems d'une maniere très-agréable. Tu es aimée des Muſes, tu es aimée d'Apollon lui-même, qui t'a donné une voix ſi harmonieuſe. La vieilleſſe ne

ODE XLIII.

Sur la Cigale.

TOI qui fus si long-tems les amours de
l'Aurore ;
De ton sort quel mortel n'enviroit les dou-
ceurs ?
Tu ne te nourris que des pleurs,
Qu'un tendre souvenir lui fait verser en-
core ;
Sur le cedre ou l'ormeau tu chantes ses
faveurs.
Bachus, Cerès, Pomone & Flore
T'offrent à l'envi leurs trésors.
Au laboureur toujours avide
Tu ne ravis jamais le prix de ses efforts :
Ton amitié pour lui ne fut jamais perfide ;
Borée est suivi des glaçons :
Mais tu ramenes les moissons.
Les Muses, Apollon lui-même,
Semblent avoir formé ta voix
Pour charmer les Nimphes des bois.
Pour toi leur tendresse est extrême ;

peut rien sur toi, ô prudente fille de la terre, qui prens tant de plaisir à la Musique ! Tu exemptes de toutes sortes de maladies, tu n'as ni chair ni sang ; il s'en faut peu que tu ne sois semblable aux Dieux.

ODE XLIV.

Il m'a semblé en dormant que je courois de toute ma force, & que j'avois des aîles : que l'Amour m'a poursuivi & m'a atteint, quoiqu'il eût du plomb à ses pieds. Que veut dire ce songe ? il me semble pour moi qu'il signifie qu'ayant été pris par plusieurs Belles, & que m'étant toujours échapé, celle qui m'a blessé depuis peu, me tiendra dans ses fers éternellement.

Tu braves les coups du Deſtin ;
Des ans tu ne crains plus l'outrage;
Jouis de ton bonheur ; tes jours ſeront ſans fin ;
La nature des Dieux ſemble être ton partage.

ODE XLIV.

CONTRE les feux du jour je cherchois un aſyle;
Sous un berceau couvert de mirthes & de fleurs :
Zéphirs, d'un ſommeil tranquille,
M'inviterent bientôt à goûter les douceurs.
A peine je dormois, qu'une foule de belles,
Vint ſe préſenter à mes yeux;
Tandis que tour-à-tour je leur offrois mes vœux.
L'inconſtance parut, viens, fuis, voilà mes aîles,

ODE XLV.

AUx Forges de Lemnos, le mari de la charmante Cytherée, faisoit avec de l'acier les traits de l'Amour. Cette Déesse

Me dit-elle, ſuis-moi : dans ma fuite, l'Amour
Me fit appercevoir Thémire,
Plus léger alors que Zéphire,
Qui veut des Aquilons éviter le retour.
Tel que l'éclair le plus rapide,
Je volai ſur les pas de mon funeſte guide.
A l'Amour je crus échapper ;
Mais plus agile encore il ſçut me ratraper,
Bien que chargé du poids des chaînes les plus fortes ;
Quitte tes aîles que tu portes,
Me dit-il, & prens ce fardeau :
Je ne pus réſiſter à cet ordre ſuprême :
Je fis ſerment aux yeux de l'inconſtance même,
De le porter juſqu'au tombeau.

ODE XLV.

Aux antres de Lemnos, par ordre de l'Amour,
Vulcain forgeoit des traits de grandeur différente ;

trempoit les pointes dans du miel, mais Cupidon mêloit de l'amertume à cette douceur. Un jour que Mars revenoit du combat, tenant en sa main un javelot extrêmement pesant, il parla avec mépris des traits de l'Amour, & dit qu'ils étoient trop légers. Mais ce petit Dieu lui en présenta un, & lui dit : Celui-ci est plus pesant, prenez-le, & vous verrez que je vous dis vrai. Mars le prend, la belle Cypris se met à sourire, & le Dieu de la guerre en soupirant, lui dit : Il est trop pesant, reprens-le. Ah vraiment, répondit Cupidon, vous l'avez, gardez-le !



L'acier étinceloit autour
De ſon enclume gémiſſante :
A peine ils ſortent de ſes mains,
Que la belle Venus, dans du miel qu'elle apprête,
Et qu'elle rend plus doux que n'eſt celui d'Hymette,
Trempe leur pointe aigue. Epiant ſes deſſeins,
L'Amour caché ſourit, ſe gliſſe avec adreſſe:
Il s'approche du vaſe au miel,
Et ſans qu'on l'apperçoive, il y répand du fiel.
Il baiſe après ſa Mere, & Venus le careſſe.
Le Dieu des combats, entr'armé d'un javelot,
Dont la péſanteur eſt extrême ;
Avec mépris, ſans dire mot,
Il regarde ces traits, craints de Jupiter même :
Après quelques inſtans, s'adreſſant à l'Amour :
Qu'ils ſont légers, dit-il, le plus léger peut-être,

ODE XLVI.

De l'Amour.

IL est fâcheux de n'aimer point, il est fâcheux d'aimer ; mais le

Plus péſant pourra vous paroître,
Que ce grand javelot que dans vos mains
je vois;
Du plus léger faites donc choix,
Et vous verrez ſi je m'abuſe.
Mars paroît indigné du défi qu'il refuſe.
L'Amour piqué le preſſe encor;
Nouveau refus, nouvelle inſtance;
S'imaginant enfin le lever ſans effort:
Il en prend un par complaiſance,
Sans ſourire, Venus ne peut le regarder:
Mars ſoupire, & s'écrie; ah! tu peux le
reprendre:
Cruel amour qu'il péſe! Et pourquoi me
le rendre,
Lui répond Cupidon, vous pouvez le
garder.

ODE XLVI.

De l'Amour.

D'UNE triſte indifférence,
Qu'il eſt fâcheux de s'armer;

plus fâcheux de tous, c'eſt d'aimer, & de n'être pas heureux dans ſon amour. Il ne ſert de rien aux Amans d'avoir de la naiſſance; le ſçavoir & les bonnes mœurs ſont mépriſés; l'on ne conſidere que l'argent. Maudit ſoit le premier qui aima ce métal! C'eſt lui qui eſt cauſe du peu d'amitié qu'il y a entre les parens; c'eſt lui qui nous fait manquer à ce que nous devons à ceux de qui nous tenons le jour; c'eſt de lui de qui viennent les guerres & les meurtres; & ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt lui qui ruine toutes les affaires des Amans.



Quelle insipide existence,
Que de vivre sans aimer !
Brûler d'amour, quel supplice!
Mais si ce Dieu par caprice
N'use envers nous de retour,
C'est une mort que l'amour,
Sans égard pour la naissance
Il ne fait cas que de l'or.
Les bonnes mœurs, la science,
Sont un frivole trésor.
Le premier qui de la terre
Tira l'or & les forfaits,
Monstre digne du tonnerre,
Qu'il soit maudit à jamais!
De l'or l'infâme puissance
Du sang abolit les droits,
Par la force & la licence
Ce tyran prescrit des loix;
Les meurtres & le carnage,
Les crimes sont son ouvrage:
Hélas ! pour comble de maux,
Il immole l'amour même,
S'il n'a qu'une extrême,
Aux trésors de nos rivaux.

ODE XLVII.

J'AIME les Vieillards de belle humeur, & les jeunes gens qui ne demandent que la joye. Lorſque les Vieillards danſent, à la vérité ils ſont vieux par les cheveux, mais ils ſont jeunes par l'eſprit.

ODE XLVIII.

APPORTEZ-moi la lyre d'Homere ; mais que la corde qui chante les combats en ſoit ôtée. Apportez-moi les coupes dans leſquelles les loix commandent de boire. Donnez-moi les billets, que je les mêle, afin qu'après avoir fait la débauche,

ODE XLVII.

SOus les neiges de la vieilleſſe
Je trouve encor des fleurs & les feux de l'été;
Dans les plaiſirs & la gaieté,
L'eſprit conſerve ſa jeuneſſe.

ODE XLVIII.

D'HOMERE apportez-moi la lyre;
Mais ne la montez point ſur le ton des com-
bats;
Amis, dans ce joyeux repas
C'eſt le plaiſir ſeul qui m'inſpire;
Je prétens que des mains du ſort,
La coupe me ſoit préſentée,
Pour grande qu'elle ſoit dans ma ſoif in-
domptée,
Je l'avalerai ſans effort;
Après dans une douce yvreſſe,

je danse, & que d'un emportement modéré par la raison, je dise de bons mots, & que je mêle ma voix au son des luts.

ODE XLIX.

EXcellent Peintre, écoute ma Muse Lyrique, & fais le tableau qu'elle te va décrire. Peins d'abord Bacchus, le bon Silene, les Satyres & les folâtres Bacchantes jouant de leurs doubles flutes. Fais-y des Villes qui célebrent des fêtes; &, si la cire te le peut permettre, représentes-y les loix des Buveurs.



Saus

Sans jamais perdre la raiſon,
Avec ma lyre & l'uniſſon,
Je chanterai, je danſerai ſans ceſſe.

ODE XLIX.

IMITE en ce tableau le déſordre lyrique;
Que l'art fait regner dans mes vers,
Si ta peinture eſt poëtique,
Elle enchantera l'univers.
Peins Siléne, Bacchus & les folles Bachantes,
Avec des ſatyres errantes,
De leurs fluttes à doubles ſons,
Qu'ils accompagnent leurs chanſons:
Peins des villes en joye & des galantes fêtes,
Repréſentes-y des buveurs
Avec des roſes ſur leurs têtes,
Et des amans comblés de ſecrettes faveurs.

ODE L.

LE Dieu qui rend la jeunesse infatigable dans la débauche, & intrépide au milieu des pots. Ce Dieu qui lui donne tant de grace à la danse, revient & nous apporte une liqueur qui fait nos délices, & qui chasse les inquiétudes. Cette liqueur est fille de la vigne, elle est encore dans ces grains pour y être conservée. Mais lorsque l'on aura coupé les raisins, elle en sortira, & nous rendra tous vigoureux, elle éloignera de nous toutes les maladies, nous aurons le corps robuste, l'esprit sain & plein de contentement jusqu'à l'année prochaine, que ce Dieu nous viendra revoir.

ODE L.

CE Dieu qui dans le choc des verres &
des pots,
Rend intrepide la jeunesse,
Et qui lui fait trouver dans une douce
yvresse
L'antidote de tous les maux;
Qui l'invite à danser, & fait briller les gra-
ces,
Sur son front où les ans sillonneront leurs
traces;
Bacchus nous enrichit de l'aimable liqueur,
Dont le goût d'ambroisie & la vive couleur
Dissipent nos inquiétudes,
Et font succéder les plaisirs,
Aux plus tristes sollicitudes,
Où nous plonge un sombre avenir.
Dans ces raisins vermeils elle est encor
cachée,
Mais dès qu'elle sera pressée,
A grands flots elle coulera;
Ce torrent de santé soudain entraînera,
Les chagrins, la mélancolie,

ODE LI.

Sur un Disque.

QUI est l'excellent maître qui a pû graver la mer sur ce Disque ? Qui a pû y faire si admirablement tous ses flots, & qui est celui de qui l'esprit élevé jusqu'aux Dieux, a représenté sur cette mer la belle Venus, mere des immortels ? Il l'a représenté nûe, mais les flots couvrent ce qui ne doit pas paroître ; & cette Déesse errant çà & là sur la mer tranquille, & nageant, pousse les eaux devant elle. Elle fend les flots avec ses belles épaules, &

Jusqu'au retour du Dieu dont il fait les
trésors.
La plus tenace maladie,
Fera pour résister, d'inutiles efforts.

ODE LI.

Sur un Disque.

QUEL est donc l'excellent burin,
Qui par un prestige divin,
Agite sur ce Disque & fait briller la plaine,
Dont Thétis est la souveraine ?
Les Zéphirs déployans leurs aîles sur les
eaux,
Y font regner le calme & suspendent les
flots:
Quel est le sublime génie,
Qui plein de l'image des Dieux,
Présente Venus à nos yeux,
Sur ce fier Elément dont elle tient la vie ?
Plus belle que l'astre du jour,
Elle force les cœurs à lui rendre les armes;
Les flots jaloux de tant de charmes,
Voilent mille trésors réservés à l'amour.

brille au milieu comme un lys parmi des violettes. Cet ingénieux Artisan y a aussi représenté des Dauphins portans les Amours qui se moquent de toutes les finesses des hommes. L'on y voit encore une infinité de poissons qui sautent & qui jouent autour de la belle Venus, qui semble rire de ce qu'ils font pour la divertir.

ODE LII.

De jeunes garçons & de jeunes filles portent sur leur dos de pleines hottes de raisins bien mûrs, & les vont jetter dans le pressoir. Il n'y a que les hommes qui foulent les grapes, & qui en font sortir le vin, en chantant

Des Néreïdes admirée,
Sans tenir de route assurée,
Cette Déesse avec les ris,
Fend l'onde & brille comme un lys;
Parmi de simples violettes,
Une foule d'Amours, de Nimphes de Tritons,
Fait retentir les airs de joyeuses Chansons:
Tout lui présage ses conquêtes;
D'un seul regard Venus paroît les animer,
Au sourire enchanteur, d'une bouche si belle,
On les voit redoubler de zéle;
Quel burin a pû l'exprimer?

ODE LII.

CHARGE's du fardeau précieux,
Des vendanges délicieuses,
Des jeunes Vendangeurs, d'aimables Vendangeuses,
Descendent des côteaux avec un air joyeux.
Un doux bruit flatte mon oreille,
Aux gémissemens du pressoir,
Le plaisir assoupi s'éveille,

des chanſons de vendanges à l'honneur de Bacchus, & en ſe réjouiſſant de voir cette nouvelle liqueur bouillir dans les tonneaux. Les vieillards n'en ont pas plutôt bû, que malgré leurs pieds chancelans, ils danſent de toute leur force en faiſant voltiger leurs cheveux blancs. *Sitôt qu'un jeune homme en a dans la tête, il ne demande qu'à folâtrer.*.Se cachant donc, il épie quelque belle fille, qui étanr accablée de ſommeil, s'eſt allé coucher à l'écart ſous quelque ombrage; il ſe gliſſe auprès d'elle; & Cupidon qui eſt là, tâche d'attraper la belle, & de lui perſuader de faire des nôces ſans tant de cérémonies. Mais comme elle ne ſe rend point à ſes beaux diſcours, le jeune homme la preſſe tout de bon. Car Bacchus étant avec la jeuneſſe, ſe

Sur toute la nature il reprend ſon pouvoir ;
Le vin coule, il nous le préſente,
Sa couleur éblouit, & ſa liqueur enchante ;
Déja malgré le poids des ans,
Qui rendent leurs pieds chancelans,
Je vois accourir pour en boire,
Une foule d'heureux vieillards :
De Bacchus ils chantent la gloire,
Ils danſent les cheveux épars.
A cette riante jeuneſſe,
Leur exemple ſert de leçon,
A peine un jeune & beau garçon,
Comme eux eſt tombé dans l'yvreſſe,
Il ne cherche qu'à folâtrer.
Sous l'ombrage à l'écart trouve-t'il ſa maî-
treſſe,
Il ſe cache, il l'épie avant de ſe montrer ;
Mais dès qu'elle s'endort, du deſir qui le
preſſe,
Il ſuit la pétulante ardeur,
L'œil au guet ſe gliſſe auprès d'elle,
Sur la bouche de cette belle,
Il ravit plus d'une faveur :
Elle s'éveille avec ſurpriſe,
Elle rougit, ſe leve & fuit,
Son jeune Amant de près la ſuit,

joue quelquefois d'une maniere un peu insolente.

ODE LIII.

De la Rose.

JE veux chanter le Printems couronné de fleurs, & faire des vers à la louange de la Rose; mon ami, aide-moi à chanter. La Rose est le parfum des Dieux, elle est la joie des hommes, elle est l'ornement des Graces dans la saison fleurie des Amours, elle fait les délices de Venus.

L'AMI.

Elle est tout le soin des Nymphes. C'est la fleur qui est agréable aux Muses; & l'on prend du

Il l'atteint, Bacchus autorise
Ses tendres & pressans efforts,
La pudeur devient moins févere,
Le Dieu qui le rend téméraire,
Lui livre ses plus chers trésors.

ODE LIII.

De la Rose.

INSPIRE-moi, divin Fils de Latonne;
Donne à mes vers les brillantes couleurs,
De la plus charmante des fleurs,
Dont avec les Amours, le Printems se couronne.
La Rose est le parfum des Dieux,
Le désir des Mortels & l'ornement des Graces;
Son éclat enchante les yeux,
Des frimats elle fait disparoître les traces;
Des Nymphes elle est l'amour,
Et de Venus les délices;
Des baisers du Dieu du jour,
Elle reçoit les prémices.
Sitôt qu'on l'apperçoit, on voudroit la cueillir;

plaisir à la cueillir, quoique l'on se pique à ses épines.

ANAC.

C'est la Rose qui nous fait juger du succès de nos amours par le bruit que nous faisons avec ses feuilles, lorsque nous les frapons sur nos mains.

L'AMI.

La Rose est agréable sur les tables dans les festins, & dans les fêtes de Bacchus.

ANAC.

Hé que pourroit-on faire sans Roses! Les Poëtes ne disent-ils pas que l'Aurore a les doigts de roses, les Nymphes les bras, & que Venus en a le tein?

L'AMI.

La Rose sert aussi aux malades; elle sert aussi à embaumer les morts, elle résiste au tems, elle

D'une jalouse épine, on brave la picqure,
Sans perdre les attraits dont l'orna la nature;
Toujours belle on la voit vieillir;
Ses feuilles avec soin comptées,
Sont les oracles des Amans :
Dans leur nombre est celui des jours & des momens,
Qui doit unir leurs destinées :
Pour elle soupire Comus,
Sans elle languiroit Bacchus;
Pour plaire à Cephale l'Aurore,
De son teint vermeil se colore.
Les Nymphes & Cypris empruntent son éclat.
Envain la faux du Tems l'abbat,
Toujours auprès d'elle on respire
Les plus agréables odeurs,
Le murmure plaintif de l'amoureux Zéphire,
Sitôt qu'elle n'est plus, est l'écho de nos cœurs.
Quand la belle Venus sortit du sein de l'onde,
Et que le souverain du monde,
Tira Pallas de son cerveau,

eſt agréable dans ſa vieilleſſe; car elle conſerve toujours ſa premiere odeur.

ANAC.

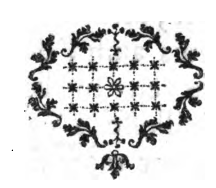
Mais parlons de ſon origine. Lorſque la mer fit naître de ſon écume la belle Venus, & qu'elle la fit ſortir du milieu de ſes flots; quand la Déeſſe de la Guerre ſortit de la tête de Jupiter, alors la terre produiſit cette admirable Plante, & fit paroître cette fleur de diverſes couleurs.

L'AMI.

Tous les Dieux, voulans contribuer à la naiſſance de la Roſe, arroſerent de Nectar cette nouvelle Plante; & en même tems cette belle fleur de Bacchus ſe leva du milieu des épines.



Par un prodige aussi beau
La terre enfanta la Rose ;
L'univers l'admira dès qu'elle fut éclose ;
De nectar tous les Dieux l'arrosant à l'envi,
Applaudirent à sa naissance ;
La nature avec complaisance,
De mille jours sereins vit ce beau jour suivi.



ODE LIV.

SITOST que je vois une troupe de jeunes gens, je rajeunis; & tout vieux que je suis, je vais d'un pas léger chercher les danses. Ami, attens-moi donc, & te rajeunis aussi; donne-moi des roses, je veux me couronner. Que la vieillesse s'éloigne de moi; car étant rajeuni, je veux danser avec de jeunes gens. Que quelqu'un m'apporte donc de cette liqueur de Bacchus, afin que l'on voye la vigueur d'un vieillard qui sçait parler & boire d'une maniere si agréable, & dont les emportemens ont tant de charmes.

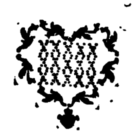
ODE

ODE LIV.

PARMI la jeunesse,
Je suis à l'instant,
Malgré ma vieillesse
Joyeux & content.
Toujours en cadance,
Je chante, je danse,
Je bois & je ris :
Aux cris des soucis,
J'impose silence,
Et je rajeunis ;
Hebé me couronne
Des plus belles fleurs ;
Et de mon automne,
Charme les langueurs ;
Ses mains fortunées
Ferment mon tombeau ;
Et de mes années
Portent le fardeau.
Laquais, je veux boire ;
Verses-moi du vin :
On ne sçauroit croire

ODE LV.

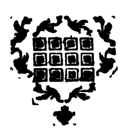
LES chevaux ſont marqués à la cuiſſe avec un fer chaud. L'on connoît les Parthes par leurs tiares. Mais les Amans ont une marque dans les yeux, qui fait que je les connois ſitôt que je les vois.



Quel transport divin,
Agite mon ame,
Quand Bacchus m'enflamme ;
Voyant la vigueur,
D'un Vieillard à table,
On trouve agréable
Jusqu'à sa fureur.

ODE LV.

LES Fleurs, les Zéphirs, la Verdure,
Annoncent le Printems à toute la nature ;
Le trouble & la langueur des yeux,
Des Amans annoncent les feux.

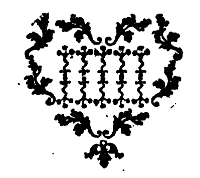


AVERTISSEMENT.

COMME on s'est proposé d'imiter seulement les Odes d'Anacreon & de Sapho, on a obmis deux Odes, qui, selon Monsieur le Fevre, ne sont pas de ce premier Auteur. On a cru devoir se dispenser aussi d'imiter ses Epigrammes, dont la beauté ne sçauroit être rendue en notre langue. Il semble même que le sel attique dont nous devons les croire assaisonnées, & qui sans doute picquoit le goût des anciens, auroit aujourd'hui je ne sçai quelle insipidité. Comment avec l'idée que nous nous sommes fait de l'Epigramme, pourroit-on s'accommoder de celle-ci, quelque bien qu'elle fût rendue.

Celle qui porte un Thirse, c'est Eliconias; cette autre qui est auprès-d'elle,

c'est Xantippe; celle qui marche ensuite, c'est Glaucé; elles viennent des montagnes, & portent à Bacchus du lierre, des raisins & un bouc. Epig. 4.



ODE LVIII.

MES cheveux font déja blancs. Les graces de la jeuneſſe s'éloignent, mes dents même commencent à faire voir que je ſuis vieux. Je n'ai plus guéres de tems à jouir des délices de la vie. C'eſt ce qui me fait pouſſer tant de ſoupirs, car j'appréhende furieuſement la demeure de Pluton : c'eſt un lieu plein d'horreur, la deſcente en eſt terrible ; car lorſqu'on y eſt une fois, il eſt impoſſible d'en revenir.

ODE LIX.

GARÇON, apporte-moi une grande coupe, afin que je

ODE LVIII.

MES cheveux ont blanchi, ma rapide jeunesse,
Me laisse en proye à la vieillesse,
Pour goûter le plaisir de boire & d'être amant,
Il ne me reste qu'un moment :
On n'en sçauroit jouir au ténébreux empire,
C'est ce qui fait que je soupire ;
Bientôt je descendrai dans ce lieu plein d'horreur :
Que ce souvenir est terrible !
Hélas ! pour comble de malheur,
Le retour en est impossible.

ODE LIX.

POUR calmer les ardeurs que me cause le vin,
Verses de l'eau dans mon verre,

boive de grandes rasades. Verse une fois autant d'eau que de vin; car je veux tempérer l'ardeur insupportable de cette liqueur de Bacchus.

ODE LX.

ALLONS, allons, donnez-moi à boire; finissons, je vous prie, ce bruit & tout ce tintamarre, & n'imitons point les Scythes dans nos festins; mais bûvons plutôt en chantant d'agréables chansons.

ODE LXI.

JE chante le beau Cupidon couronné de mille & mille fleurs. Il est le Roi des Dieux, &

Dût le maître du tonnerre,
Pour punir ce forfait, terminer mon destin.

ODE LX.

PLUS tant de bruit, finiſſons.
Amis, voulez-vous me croire,
Paſſons notre tems à boire,
Rions, chantons & danſons.

ODE LXI.

L'ONDE, le Ciel & la Terre
Nous répétent tour-à-tour,
Le Dieu maître du tonnerre,
Eſt moins puiſſant que l'amour.

il aſſujettit tous les hommes à ſon Empire.

ODE LXII.

JE vous ſupplie, charmante fille de Jupiter, qui prenez tant de plaiſir à la chaſſe du Cerf, grande Diane qui domtez ſans peine les bêtes les plus farouches, je vous ſupplie, dis-je, de deſcendre maintenant ſur le bord du rapide fleuve Lethé, & de regarder favorablement la Ville où il y a tant de perſonnes affligées; car le peuple que vous avez en ce lieu-là, eſt un peuple doux & obéiſſant.



ODE LXII.

CHARMANTE Déeſſe des bois,
Fille de Jupiter, qui faites vos délices,
De mettre le Cerf aux abois,
Rendez-nous les deſtins propices;
Regardez d'un œil de bonté
Les triſtes murs de Magneſie;
Deſcendez ſur les bords du rapide Lethé,*
Pour rendre à votre peuple, & la joye & la vie.

* Il y avoit pluſieurs Fleuves de ce nom; mais Anacreon parle en cet endroit du Fleuve Lethé, qui couloit au pied des murailles de Magnéſie, près d'Ephéſe. Cette Ville n'étoit pas éloignée de ſa patrie; & c'eſt pour ſes habitans mêmes que ce Poete a fait cet Hymne.



ODE LXIII.

JEUNE Cavale de Thrace, pourquoi me regardes-tu de travers ? & pourquoi me fuis-tu avec tant de fierté ? T'imagines-tu donc que je n'ai point d'adresse ? Sache que je pourrois fort bien te mettre le mors à la bouche, & tenant ta bride, te faire tourner autour d'une borne. A présent tu es tout le jour à paître dans les prairies, & à folâtrer en bondissant *aussi légerement que les Dains*. Et tout cela, parce tu n'as point d'habile Ecuyer pour te domter.



ODE LXIII.

JEUNE Iris, tu me méprises,
Tu me fuis avec fierté ;
Tu dédaignes l'Amour, tu crois ta liberté
A l'abri de ses surprises :
Mais sçaches que cet Enfant,
Des Dieux est le plus puissant,
Que la résistance est vaine
Contre un si charmant vainqueur ;
Et que d'un regard sans peine,
Il peut enflammer ton cœur.
Ingrate & chere maîtresse,
Tu te ris de mes soupirs ;
Mais si ce Dieu vouloit répondre à mes désirs,
Il pourroit à mes feux égaler ta tendresse.



ODE LXIV.

O BEL enfant, qui as le regard d'une jeune fille, je te recherche ; mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne sçais pas que tu es le maître de mon cœur !

ODE LXV.

POUR moi je ne souhaiterois ni la corne d'Amalthée, ni de regner dans Tartessus pendant le cours de cent cinquante années.

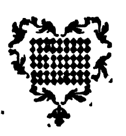


ODE LXIV.

LE regard de Venus eſt moins vif & moins tendre
Que celui de l'objet dont mon cœur eſt épris ;
Mais comment de mes vœux recevrai-je le prix,
Il ne daigne pas les entendre ?

ODE LXV.

BELLE Miſis, un trône & ſa magnificence
Ne ſont que l'ombre du bonheur ;
A celui de regner un inſtant ſur ton cœur ;
Je donnerois la préférence.



ODE LXVI.

LE mois de Janvier eſt arrivé, les nuées ſont chargées d'eau, & l'on entend partout le bruit affreux des tempêtes.

ODE LXVII.

NE fais point là avec ton caquet autant de bruit que les eaux de la mer, & ne t'amuſes point ſi long-tems avec la

ODE

ODE LXVI.

C'EST Eole
Qui désole
Nos climats ;
Les tempêtes
Sur nos têtes
Font fracas ;
Les nuées
D'eau chargées,
Couvrent l'air ;
Rien n'est pire
Que l'empire
De l'hiver.

ODE LXVII.

TOUS ces bruyans propos dégradent ta raison,
Parle moins, fais regner plus d'ordre en ta maison.

causeuse Gastrodore, en laissant regner le désordre dans ta maison.

ODE LXVIII.

CHACUN avoit trois couronnes, deux de roses ; & l'autre, de la plante qui croît en Egypte.

ODE LXIX.

TU es semblable à un Faon de Biche qui n'est pas encore sevré, & qui est transi de peur, lorsque sa mere l'a laissé dans la Forêt.

ODE LXVIII.

QUE sert de fleurs une triple couronne ?
En faut-il tant pour parer ma Cloris ?
La Rose que mon cœur lui donne,
Est à ses yeux d'un plus grand prix.

ODE LXIX.

TELLE qu'un faon de Biche errant dans les campagnes,
Ou sur le sommet des montagnes
De sa mere éloigné, s'alarme au moindre bruit,
La timide Cloé craint l'amour & me fuit.



ODE LXX.

VENUS Reine des Déesses, Amour force des hommes, & toi Hymenée, source de vie, c'est vous que je chante dans mes vers, vous trois, Hymenée, Amour, Venus. Jeune homme regarde ta belle Maîtresse; éveille-toi, il est tems. Stratocle favori de Venus, Stratocle mari de Myrille, regarde ta belle épouse, elle est pleine d'éclat & de majesté. La Rose est la Reine des fleurs; & Myrille a le même avantage sur toutes les filles, que la Rose a sur toutes les fleurs.

* *

ODE LXX.

Ecoutez mes accens Venus, Hymen, Amour,
Tendres amans voici le plus beau de vos jours ;
Réveille-toi, Mirtil, vois ta belle maîtreſſe,
Revole dans ſes bras, pâme-toi ſur ſon ſein.
Mirille eſt ton épouſe, & ſa vive tendreſſe,
Au ſort même des Dieux égale ton deſtin :
De ſes plus chers tréſors poſſeſſeur ſans allarmes,
Admire & parcours tous ſes charmes ;
Tes deſirs renaiſſans & toujours ſatisfaits,
Tes feux dans les plaiſirs ne s'éteindront jamais :
Mirille a l'air d'une immortelle,
Ses yeux d'un ſeul regard enchaînent tous les cœurs ;
De ſon ſexe elle eſt la plus belle,
Comme la Roſe l'eſt des fleurs.

Imitation & Traduction des Odes de Sapho.

ODE I.

Hymne à Venus.

GRANDE & immortelle Venus, qui avez des Temples dans tous les lieux du monde, fille de Jupiter, qui prenez tant de plaisir à tromper les Amans, je vous prie de n'accabler point mon cœur de peines & d'ennuis. Mais si jamais vous m'avez été favorable, venez aujourd'hui à mon secours, & daignez écouter mes prieres, comme autrefois, lorsque vous voulutes bien quitter la demeure de votre pere pour venir ici. Vous étiez montée sur un char, que de légers

Imitation & Traduction des Odes de Sapho.

ODE I.

Hymne à Venus.

TOi qui pour temple as l'univers,
Fille aimable du Dieu qui lance le tonnerre,
Et du trône étoilé des airs,
D'un regard fait trembler la terre;
Toi qui fais tes plaisirs de tromper les amans,
Immortelle Venus, vois quels sont mes tourmens;
Loin d'accabler mon cœur sous le poids de sa chaîne,
Viens plûtôt adoucir ma peine;
J'implore ton secours, daigne exaucer mes vœux;
Des plus douces faveurs viens me combler encore.
Plus charmante qu'Hebé, plus belle que l'aurore,

paſſereaux tiroient avec rapidité, par le milieu de l'air. Ils s'en retournerent ſitôt qu'ils vous eurent amenée; & alors, charmante Déeſſe, vous voulutes bien me demander avec un viſage riant, quel étoit le ſujet de mes plaintes, & pourquoi je vous avois invoquée. Vous me demandâtes auſſi ce que mon cœur ſouhaitoit avec le plus de paſſion, & quel jeune homme je deſirois d'engager, & de mettre dans mes filets. Qui eſt celui, me dites-vous, qui eſt celui qui te mépriſe, Sapho? Ha! s'il te fuit maintenant, dans peu il ne pourra vivre loin de toi; & s'il refuſe tes préſens, le tems viendra qu'il t'en fera à ſon tour. S'il a de l'indifférence, au premier jour il brûlera d'amour & ſe ſoumettra

A mes cris autrefois tu descendis des Cieux,
Sur un char parsemé de Roses,
Tiré par de légers moinaux :
Tu traversas les airs ; ces amoureux oiseaux,
Dont par un signe tu disposes :
Revolerent bientôt au céleste sejour,
Joyeux de t'avoir amenée.
J'étois aux pleurs abandonnée,
Ta présence rendit l'espoir à mon amour.
Avec un air riant, adorable Déesse,
Tu me dis, ma Sapho, quelle douleur te presse,
Et que demandes-tu de moi ?
Dis-moi ce que ton cœur desire,
Je vois qu'en secrèt il soupire ;
Qui veux-tu soumettre à ta loi ?
Quel est le mortel téméraire,
Qui sans redouter ma colere,
Sapho te méprise aujourd'hui ?
Sçait-il que je suis ton appui ;
Bientôt la plus ardente flamme
Embrasera pour toi son ame,
S'il ne vit près de toi, la mort,
Dans peu lui paroîtra préférable à son sort,

à tes loix. Aujourd'hui donc, grande Déesse, venez encore, je vous prie, me secourir, & me tirer des cruelles inquiétudes qui me devorent. Faites que tous les desirs de mon cœur soient accomplis, & veuillez m'accorder votre protection.

ODE II.

A son Amie.

CELUI qui est toujours près de vous, & qui a le bonheur de vous entendre parler, & de vous voir rire d'une maniere si agréable, est assurément aussi heureux que les Dieux. C'est ce ris & ce parler qui mettent le trouble dans mon cœur; car sitôt que je vous vois, la parole

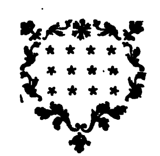
S'il refuse ton cœur, bientôt le sien victime,
Dans tes feux expiera son crime.
Reviens, belle Venus, & rends-moi ton secours,
Dissipe de mon cœur l'ennui qui le dévore;
A ta protection, Déesse, j'ai recours,
Pour fléchir l'ingrat que j'adore.

ODE II.

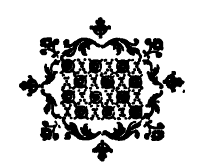
A son Amie.

QUE vous vous exprimez d'une façon bien tendre:
Cloé sans cesse vous entendre,
Voir ce sourire gracieux,
C'est jouir du bonheur des Dieux.
Au son de votre voix, à ce charmant sourire,
Mon tendre cœur s'émeut, il se trouble, il soupire.
Par un charme secret en voyant vos attraits,
Je ne sçaurois parler, je deviens immobile,

me manque, je deviens immobile, & un feu ſubtile ſe gliſſe dans mes veines ; mes yeux ſe couvrent d'épais nuages, je n'entens qu'un bruit confus, une ſueur froide coule de tout mon corps, je tremble, je deviens pâle, je ſuis ſans poulx & ſans mouvement ; enfin il ſemble que je n'ai plus qu'un moment à vivre.



Dans mes veines se glisse une flamme subtile,
Je sens couvrir mes yeux de nuages épais,
Sans poulx tremblante & pâle, une sueur soudaine,
Coule par-tout mon corps, je me soutiens à peine,
Mon cœur ne sçauroit plus former aucun desir,
Il ne me reste plus qu'à mourir de plaisir.



ANACREON,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

L'AMOUR.

TERPSICORE.

BACCHUS.

MERCURE.

ANACREON.

LA VOLUPTE'.

LES MUSES.

TROUPE DE VIEILLARDS.

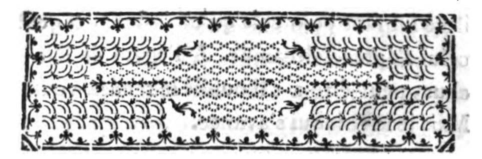
TROUPE DE VENDANGEURS ET DE VENDANGEUSES.

TROUPES DE JEUX, DE RIS, ET DE PLAISIRS.

LES GRACES.

Le Théâtre repréſente une Campagne.

ANACREON,



ANACREON,

COMÉDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

MERCURE.

JE me doutois bien que je n'arriverois pas ici le dernier ; que sçai-je encore si je n'aurai pas le temps de m'ennuyer à force d'attendre ? Qu'avois-je besoin de me tant presser ? Je devois bien prévoir que Terpsicore donneroit à sa toilette plus de soins & d'attention que jamais, pour plaire à Anacreon, & cela demande du temps. Sans doute l'Amour se sera amusé en route à faire naître quelque passion aujourd'hui ; il est vrai que

il ne lui faut pour cela qu'un inſtant, & que celui d'après il décampe. A l'égard de Bacchus, peut-être a-t'il oublié le rendez-vous. Mais je le vois qui s'avance.

SCENE II.

Bacchus, Mercure.

BACCHUS.

VOUS voilà ſeul, Mercure ; vous n'avez donc pas exécuté l'ordre de Jupiter ?

MERCURE.

Si fait vraiment ; j'en ai trop connu l'importance pour l'avoir négligé.

BACCHUS.

Je ne vois point Anacreon.

MERCURE.

Il ſe repoſe un moment au bout de cette plaine ; pour un Vieillard il ne laiſſe pas d'y

avoir loin de l'autre monde ici. Ma foi, Seigneur Bacchus, soit dit sans nous offenser, il faut convenir que nous autres Dieux sommes quelquefois aussi sots que les Mortels.

BACCHUS.

A propos de quoi faut-il en convenir ?

MERCURE.

A propos de ce qui s'est passé ce matin. Un rien, un mot lâché au hasard n'a-t'il pas suffi pour vous mettre tous de mauvaise humeur & aux prises les uns avec les autres ? Jupiter vous invite ; d'abord on ne respire à table que la joye & le plaisir.

BACCHUS.

Pourquoi aussi ce mauvais plaisant de Momus s'est-il avisé de troubler la fête ? Qu'avoit-il affaire de s'égayer sur le compte d'Anacreon, respectable par tant de siécles & qui fait encore les délices de l'esprit & du cœur des plus honnêtes gens ?

MERCURE.

J'étois en commission lors de la dispute ; & ce n'est que confusément qu'on me l'a racontée.

BACCHUS.

Je vais vous mettre au fait. On a parlé du bonheur des hommes ; Minerve a soutenu que s'ils vouloient être heureux, ils n'avoient qu'à prendre Anacreon pour modéle.

MERCURE.

Et depuis quand est-elle devenue si accommodante ? Jusqu'ici j'ai cru qu'elle ne faisoit consister le vrai bonheur que dans tout ce qu'elle appelle sagesse, & personne n'ignore qu'Anacreon faisoit le sien d'aimer avec délicatesse, de boire sans blesser les droits de la raison, & de faire des vers admirables ; Anacreon étoit donc bien sage.

BACCHUS.

Sans doute, puisque la vraie sagesse n'est autre chose que l'art de se rendre heureux.

C'eſt ainſi qu'a toujours penſé Minerve. Les Mortels ſe trompent s'ils croyent qu'elle ait jamais penſé autrement. Comme elle commençoit à faire l'éloge d'Anacreon, Momus l'a interrompue pour lui demander s'il n'étoit pas né ſur les bords de la Garonne.

MERCURE.

Pourquoi cela ?

BACCHUS.

Parce qu'à moins d'étre Gaſcon, a-t'il ajouté, on ne peut ſe vanter d'avoir eu deux mille Maîtreſſes.

MERCURE.

Deux mille, diable, c'eſt beaucoup !

BACCHUS.

Oui, deux mille, ſans compter des Légions d'autres. Il a même eu la malice de réciter ſur le champ ſa trente-deuxiéme Ode, afin que perſonne n'en doutât.

MERCURE.

Qu'a répondu *Minerve* ?

BACCHUS.

Que c'étoit à l'Amour à le juſtifier. Celui-ci ne s'eſt pas fait preſſer, il ne demandoit pas mieux. Il falloit voir avec quelle vivacité, avec quelle chaleur il en a pris le parti. Il a ſoutenu à Momus qu'Anacreon n'avoit rien avancé de trop, & qu'il ſçavoit ſes affaires mieux que perſonne. Moi, à qui il conſacra les deux tiers de ſa vie au moins, & pour qui il n'eut jamais rien de caché, je n'ai pû m'empêcher de rire.

MERCURE.

Eſt-il poſſible qu'il ait eu un nombre auſſi prodigieux de Maîtreſſes ?

BACCHUS.

N'en croyez rien. C'eſt moi qui vous le dis, mais que cela ſoit ſecret. Ajouter foi à la dixiéme partie de ce dont ſe vante un

homme à bonne fortune, c'eſt lui faire grace de plus de moitié. L'Amour piqué contre moi de ce que je riois, a eu l'effronterie de me ſoutenir que je le connoiſſois à peine. J'allois le convaincre du contraire, quand Terpſicore, les yeux en feu & le dépit ſur le front, s'eſt levée : Quel rôle prétendez-vous que je joue ici, nous a-t'elle dit, j'entendrai parler du plus fameux de mes Eleves, du plus cher de mes Favoris, d'Anacreon que j'aimai tant, & vous croyez que je garderai le ſilence ? Vous vous trompez, il n'en ſera rien, je vous jure, apprenez qu'il n'aima que moi ſeule, & que s'il vous chanta tous deux ſi délicatement, ce fut parce que je le voulus bien.

MERCURE.

C'eſt-à-dire que toute la diſpute n'aboutiſſoit qu'à ſçavoir auquel de vous trois il donna autrefois la préférence.

BACCHUS.

Vous y êtes. Jupiter qui n'aime pas les

querelles, pour prévenir les ſuites de celle qui pouvoit arriver, nous a fait promettre de nous en rapporter à la déciſion d'Anacreon même.

MERCURE.

Faire attention à ces ſortes de bagatelles, il faut qu'il ſoit bien déſœuvré, on voit bien qu'il n'a plus de Titans à combattre. Mais où avez-vous laiſſé Terpſicore & l'Amour ?

BACCHUS.

Pas bien loin d'ici, vous ririez de voir ce petit diſſimulé donner la main à cette Antique. Je ne connois rien d'auſſi perfide ; plus il affecte de complaiſance, & plus il ſe mocque d'elle.

MERCURE.

Il lui doit quelques égards à cauſe des petits vers qu'elle fait quelquefois pour lui.

BACCHUS.

Des égards pour des vers, oh, parbleu vous n'y penſez pas ! Il ſeroit donc le ſeul

qui en eut aujourd'hui ; c'eſt bien pour des vers ma foi que l'Amour a des égards, pour des Hôtels, des équipages, des bijoux, des magaſins de Valenciennes, pour des Manufactures en or & en argent, paſſe, mais pour des vers, ah ſi des vers, il n'eſt rien de plus miſérable & de moins eſtimé aujourd'hui, excepté ceux qui en ſont les Auteurs.

MERCURE.

Vous devenez mordant, Seigneur Bacchus, croyez-moi ne vous brouillez point avec ces Meſſieurs, autrement, tout Dieu que vous êtes, ils feront tomber ſur votre réputation une grêle de ſatyres, auprès deſquelles celles de Boileau paſſeront pour roſée.

BACCHUS.

Je les connois mieux que vous ne penſez ; ſi vous ſçaviez combien ils ſont peu à craindre ; ils ſont plus altérés que vindicatifs, un ſeul côteau de Champagne ſuffiroit pour me réconcilier toute la République de Poëtes.

SCENE III.

Terpsicore, l'Amour, Bacchus, Mercure.

TERPSICORE.

AH, qu'un long voyage est fatiguant! Je suis toute essoufflée, je respire à peine, je n'en puis plus, je suis ajustée à faire horreur.

L'AMOUR.

Pas tout-à-fait, Madame; on diroit seulement que vous arrivez d'Italie.

TERPSICORE.

Votre air ironique semble vouloir me faire entendre que je n'ai que des graces estropiées.

L'AMOUR.

Comme vous interprétez les choses, Madame?

TERPSICORE.

Sçachez, Monſieur l'Amour, que j'en ai encore aſſez pour faire foule aux Spectacles, & que ma nouvelle danſe, comme ma nouvelle muſique, y plaiſent infiniment.

L'AMOUR.

Je ſçai qu'elles en font l'agrément, comme les magots de la Chine celui des cheminées.

TERPSICORE.

Le petit impertinent, comme il me pouſſe à bout. Je m'en vengerai ſur ma parole.

BACCHUS.

Pour le plus galant des Dieux, vous faites bien mal votre Cour.

L'AMOUR.

La réflexion eſt impayable, Bacchus devient mon Précepteur, rien n'eſt plus ſingulier, le bon homme! Vous ignorez donc

que ce n'eſt que de la façon dont je m'y prends qu'on plaît aujourd'hui? Les ſiécles des fadeurs ſont oubliés, ceux des égards ſont paſſés, nous ſommes dans celui de la fatuité, il eſt moins gênant, je m'en trouve mieux, j'y vis plus à mon aiſe & j'en ſuis le ton.

MERCURE.

Voilà une petite converſation des plus cordiales que je connoiſſe. Courage, on ne peut mieux, je vous admire, je vois bien que le goût que vous prenez à cette nouvelle diſpute vous fait perdre de vûe celle que vous avez eue ce matin, j'en ſuis en vérité charmé. Je vais dès ce pas remener Anacreon aux Champs Eliſées, ravi pour votre honneur qu'il n'ait pas été témoin de la Scéne que vous venez de me donner.

BACCHUS.

Doucement, Seigneur Mercure, n'allez pas ſi vîte, je n'y conſentirai point qu'on ne ſoit convenu que j'ai eu raiſon ce matin.

TERPSICORE.

Je renoncerois plûtôt à la danse & à la musique.

L'AMOUR.

Je briserois plûtôt mon arc, mes fleches, mon carquois, je cesserois plûtôt de favoriser la finance.

MERCURE.

Au train que ceci prend je vois bien que vous ne finirez point. Je vais donc vous envoyer Anacreon pour vous mettre d'accord, s'il est possible.

SCENE IV.

Terpsicore, Bacchus, l'Amour.

TERPSICORE *à part.*

QUE n'ai-je avec lui un tête-à-tète d'un moment!

BACCHUS *à part.*

Si je pouvois lui dire deux mots en particulier !

L'AMOUR *à part.*

Je voudrois bien l'entretenir un inftant.

BACCHUS.

Je n'aurois qu'à lui rappeller cette aimable gayeté dont je lui fis préfent, & qui fit adorer fa vieilleffe.

TERPSICORE.

Il me fuffiroit de faire briller à fes yeux ces immortelles couronnes que je plaçai fur fon front.

L'AMOUR.

Pourroit-il réfifter au fouvenir des faveurs dont je l'ai tant de fois comblé..... Mais il me vient une idée..... Oui..... L'expédient eft propofable.... Terpficore, & vous Bacchus, nous pourrions faire une chofe.

BACCHUS.

Quoi ?

TERPSICORE.

Expliquez-vous.

L'AMOUR.

Pour écarter tout ſoupçon de ſurpriſe ; & ne point expoſer Anacreon à déguiſer ſes ſentimens, je ſerois d'avis que nous lui parlaſſions chacun en particulier. Mercure lui demanderoit après en faveur de qui il ſeroit décidé.

TERPSICORE.

Je le veux bien, à condition que je lui parlerai la premiere.

L'AMOUR.

Cette déférence vous eſt dûe.

BACCHUS.

Tirons donc au ſort nous deux.

L'AMOUR.

Non non, je veux bien encore vous donner l'avantage de parler avant moi, ma victoire n'en sera que plus belle.

BACCHUS.

Ou votre défaite plus assurée.

L'AMOUR.

C'est ce qu'il faudra voir; mais avant tout, convenons bien des faits; voulez-vous que chacun de nous puisse se servir de tous ses avantages pour....

TERPSICORE.

Oui, oui, de tout ce qu'il voudra, je ne demande pas mieux; quelle imprudence à lui....

BACCHUS.

C'est tout ce que je souhaitois, il n'aura pas beau jeu.

L'AMOUR.

Cela suffit. Le voici, on vous le livre, Madame,

Madame. Bacchus, Mercure & moi, cachés près de ces lieux, nous serons témoins de vos efforts & de votre adresse à faire pencher la balance de votre côté, à charge de revanche.

TERPSICORE.

Je le veux bien.

SCENE V.

Anacreon, Terpsicore.

ANACREON.

A Peine je revois la lumiere des Cieux;
Que pour ma lyre,
Je soupire.
Ses accords joyeux,
Charmoient de mon ame
Les tendres désirs;
Ils peignoient ma flamme
Et mes plaisirs.
Qui pourra me la rendre encore?

Que vois-je ! Est-ce vous, Terpsicore ?
Dieux, quelle est ma félicité !
Non, je n'aspire plus au séjour du tonnerre,
Que pourroit-il m'offrir ? Je trouve sur la
terre,
Ma plus chere Divinité.

TERPSICORE.

Anacreon, est-il possible.
Que pour moi, malgré le trépas,
Votre cœur soit toujours sensible ?

ANACREON.

Et quel cœur ne le seroit pas ?
L'attrait du plaisir rend volage,
Mais dès qu'avec vous on s'engage ;
Vous n'accordez point de faveur,
Qui ne redouble notre ardeur.

TERPSICORE.

Je veux, par mon pouvoir, signaler la tendresse,
Que mérite tant d'amour.
Que le Pinde & le Permesse

Embélissent ce séjour.
Fontaine chérie,
Belle Castalie,
Coulez en ce lieu:
Demeure divine,
Toi double Coline,
Enchante nos yeux;
Champs cédez la place;
Parois, Hélicon;
Qu'ici tout retrace
Le sacré Vallon.

Le Théâtre change & représente le Parnasse. Homere, Virgile, Horace, y paroissent au sommet. Plusieurs autres Poëtes sont placés sur des petits côteaux aux aîles du Théâtre. Les Muses portant chacune les symboles de leurs caracteres, viennent en dansant témoigner à Anacreon la joie qu'elles ont de le revoir. Il danse seul pour leur marquer la sienne. Il danse ensuite un pas de deux avec Terpsicore, qui finit par le don qu'elle lui fait de sa lyre en chantant.

TERPSICORE.

Anacreon, reçois ma lyre,
Accorde ta voix à ſes ſons,
Suis les doux accens qu'elle inſpire
Dans tes agréables chanſons.

Pluſieurs Poëtes deſcendent des côteaux, & danſent avec les Muſes; l'air des paroles ſuivantes ſert à cette danſe.

ANACREON.

* » Je veux célébrer la gloire
» Des plus illuſtres Héros,
» Et par des chants de victoire
» Eterniſer leurs travaux:
» Mais, ma muſe, quel délire!
» Les tendres ſons de ma lyre
» Sont-ils propres aux combats?
» Si Cupidon ne m'inſpire,
» Elle ne me répond pas;
» Sous mes doigts elle eſt muette,
» C'eſt lui ſeul qu'elle répéte:
» Si je chante ſes appas,

* Ode I.

» Auſſitôt elle raiſonne,
» Adieu, rivaux, de Bellone :
» Toi ma lyre, pour toujours
» Je te conſacre aux Amours.

Les Muſes viennent en cadence mettre une Couronne de Laurier ſur la tête d'Anacreon. Il chante après.

Non, je n'oublirai jamais
Une faveur ſi chere ;
La Déeſſe de Cythere
Sera plûtôt ſans attraits ;
Aux yeux même de ſa mere
L'Amour briſera ſes traits :
Non, je n'oublirai jamais
Une faveur ſi chere.

TERPSICORE.

Vieillard chéri des Dieux, je ne ſçaurois encore
Etre un moment avec vous ;
Un autre que Terpſicore,
Va jouir d'un bien ſi doux.

ANACREON.

Non, je ſuivrai vos pas.

SCENE VI.

Le Théâtre change & représente dans le fond une ferme, au-devant de laquelle on foule des vendanges qu'on met dans un pressoir. Des treilles chargées de raisins, regnent tout au-tour du Théâtre. Bacchus anime les Vendangeurs & les Vendangeuses à les couper. Les Vendangeuses les reçoivent & les portent dans des paniers.

Bacchus, Anacreon.

ANACREON.

MAIS quelle est ma surprise!
Bacchus, divin Bacchus, est-ce vous que je vois!
Vous qui dans la gayté ne dictez que des loix
Que le plaisir autorise.

BACCHUS.

Et quoi, peux-tu balancer,
Me voyant paroître,
A me reconnoître?

Songe que c'est m'offenser.
C'est moi, qui sur ta vieillesse
Répandis cet air joyeux
Qui brille dans la jeunesse,
Et qui t'égaloit aux Dieux.

ANACREON.

Près de vous une ardeur nouvelle
M'enflamme toujours,
Tels aux regards d'une belle,
Brûlent les Amours.
* » Mais quel bruit flatte mon oreille ?
» Aux gémissemens du pressoir ;
» Le plaisir assoupi s'éveille,
» Sur tout la nature y reprend son pouvoir.
» Le vin coule, il nous le présente,
» Sa couleur m'éblouit & sa liqueur m'enchante :
» Déja malgré le poids des ans,
» Qui rendent leurs pieds chancelans ;
» Je vois accourir, pour en boire,
» D'aimables vieillards,
» Les cheveux épars,
» Qui de Bacchus chantent la gloire.

* Ode LII.

Danse de Vieillards.

UN VIEILLARD.

Fuyez, lâches mortels, qui craignez de trop boire,
Loin de moi triſtes cœurs qui vivez ſans amour,
J'ai vêcu, mais j'ai la gloire
De boire & d'aimer tour-à-tour.

Danse de Vendangeurs & de Vendangeuſes.

UNE VENDANGEUSE.

Bacchus remplit notre grange;
Pour moi nouvel embarras:
Qu'ai-je affaire de vendange,
Si Colin ne m'aime pas?

COLIN.

Peux-tu douter ſi je t'aime?
Mon cœur, mes yeux & ma voix,
Juſqu'à mon ſilence même,
Te l'ont répété cent fois.

LA VENDANGEUSE.

Ah que Bacchus est aimable !
Est-il de Dieu plus charmant,
Si d'une chaîne durable,
Il me lie à mon amant ?

COLIN.

Notre cave est toute prête,
Jusqu'au plus petit tonneau :
Quand nous irons en cachette
Y tirer du vin nouveau,
Tes beaux yeux, chere Colette ;
Me serviront de flambeau.

ANACREON.

* » Aimable jeunesse,
» Bien que je sois vieux,
» Je danse sans cesse
» Et n'en bois que mieux :
» Je suis dans l'yvresse
» Toujours plus joyeux :
» Dès que je chancelle,
» Un broc me soutient,
» Et tout de plus belle
» Ma vigueur revient.

* Ode XXXVIII.

» Imitant Silene,
» Je vuide sans peine
» Trente rouges bords;
» Je ne sçaurois croire,
» Qu'il m'ait fallu boire
» De l'eau chez les morts.

Anacreon, les Vieillards, les Vendangeuses forment ensemble une nouvelle danse.

BACCHUS.

Les chagrins, la mélancolie,
Les soupçons jaloux & les pleurs
Sont un poison, que d'une main chérie,
L'amour verse dans tous les cœurs.
Sur les aîles de la manie,
Terpsicore égare un génie
Qui tend à l'immortalité:
De son essor bientôt victime,
Dans sa chute il trouve l'abîme,
Que creusa sa témérité.
Mais un mortel qui met sa gloire,
Et borne ses plus chers desirs
A boire,
Goûte lui seul les vrais plaisirs.

ANACREON.

Quel nuage éclatant s'abaisse !

BACCHUS.

C'est l'Amour qui descend, avec lui je te laisse.

SCENE VII.

Le Théâtre change, & représente un des Jardins de Corinthe, Ville de l'Achaïe, où il y eut les plus belles Femmes de Gréce. L'Amour descend dans un char. La Volupté est assise à ses côtés, il est précédé des Graces, des Jeux, des Ris & des Plaisirs.

ANACREON.

HASTE-toi, vole, tendre Amour;
Viens encore embraser mon ame ;
Le tendre desir qui m'enflamme
Est plus pur que les feux du jour.
Hâte-toi, vole, tendre Amour,
Viens encore embraser mon ame.

LA VOLUPTÉ.

Pour te combler de ses faveurs,

Le Dieu des cœurs
Quitte le céleste empire :

ANACREON.

Hélas !

LA VOLUPTÉ.

Faut-il qu'on soupire !
Quand on peut goûter ses douceurs.

L'AMOUR.

Quand d'un objet aimable
Ton cœur a fait le choix,
En tyran redoutable,
T'ai-je donné des loix ?
As-tu pour une cruelle
Poussé quelque vain soupir ;
Pour triompher d'une belle,
Formas-tu plus d'un desir ?

ANACREON.

Hélas, que ne puis-je encore
Revoir l'aurore !
De mes jeunes ans,

Que j'en regrette les momens.
N'eſt-ce que pour Flore
Que renaît le Printems !
J'imiterois Zéphire,
Qui vole de fleurs en fleurs ;
Les yeux d'Églé, d'Iris, de Cloé, de Témire,
Tour-à-tour ſeroient mes vainqueurs.
De tendreſſe en tendreſſe,
Je voltigerois ſans ceſſe ;
On diroit : Anacreon
Soupire pour Venus & pour une Bergere ;
Il eſt le papillon
De Cithere
Auprès des plus rares beautés,
Couronné de fleurs d'Hyacinte ;
Toujours folâtre & ſans contrainte,
Je coulerois des jours par les plaiſirs comptés.

LA VOLUPTÉ.

Epuiſer un doux myſtere,
C'eſt éteindre le plaiſir ;
On doit laiſſer au deſir
Toujours quelque choſe à faire.

Epuiser un doux mystere,
C'est éteindre le plaisir.

Elle danse avec Anacreon.

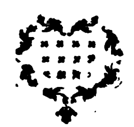
UNE GRACE.

De l'Amour, la Terre & les Cieux
Annoncent le pouvoir suprême,
Mais à la Volupté, souveraine des Dieux,
Ce vainqueur se soumet lui-même.

Les Graces forment un pas de trois.

LA VOLUPTE'.

Les Jeux, les Ris, de l'Amour
Forment la brillante Cour:
Paroît-il, l'Univers renaît en sa présence,
Le vrai bonheur dépend de sa seule puissance.



SCENE VIII.

Mercure & les Acteurs précédens.

MERCURE.

PARDONNEZ, Madame, si je viens vous interrompre; mais tandis que vous vous amusez ici, deux Divinités de votre connoissance commencent à s'impatienter.

LA VOLUPTE'.

J'en sçais la raison, mais que ne viennent-elles?

L'AMOUR.

Leur présence ne gâtera rien.

MERCURE.

Ma foi, les voici.



SCENE IX.

Bacchus, Terpsicore, &c.

TERPSICORE.

EH bien, Mercure, en faveur de qui ?

MERCURE.

Que vous êtes vive ! Un peu de patience je vous prie, je n'ai pas encore eu le temps de lui parler, vous allez en être éclaircie daans le moment. Anacreon . . . . un peu à l'écart ; dites-moi tout naturellement pour qui de Terpsicore, de Bacchus ou de l'Amour, sentez-vous plus de penchant ? C'est de la part de Jupiter que je vous vous fais cette question.

ANACREON.

En vérité, Mercure, vous m'embarrassez.

* » L'Amour cause un tendre délire ;
» Bacchus nous rend le cœur joyeux,

* *Ode XIII.*

Et

Et Terpsicore nous inspire
Le langage même des Dieux :
A l'Amour je livre mon ame ;
A ma Muse tous mes loisirs ;
Mais je veux que Bacchus m'enflamme,
Il est le pere des plaisirs.

MERCURE.

C'est-à-dire que vous les aimez tous trois également, il n'y a rien à dire à cela, Jupiter en sera charmé ; *je crois que vous devez l'être aussi* ; je vous quitte pour lui en porter la nouvelle.

BACCHUS, TERPSICORE, L'AMOUR.

Désormais,
Vivons en paix ;
Laissons aux Mortels la folie
De s'inquietter,
Et pour des riens disputer
Toute leur vie.

Ballet général.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

Aimez, riante Jeunesse,
Livrez vos cœurs aux Amours;
Sous leurs aîles la vieillesse
Voit renaître ses plus beaux jours.
La Nature toujours sage,
Est l'écho de la Raison;
Elle vous dit à tout âge,
Imitez Anacreon.

TERPSICORE.

O vous qui vers le Parnasse,
Brûlez de prendre l'essor!
Livrez-vous à votre audace
C'est un jeu qu'un tel effort;
Si les Jeux, les Ris, les Graces,
A vos chants donnent le ton;
Les fleurs naîtront sur vos traces,
Imitez Anacreon.

BACCHUS.

Avec ſes amis à table
On languiroit ſans le vin,
C'eſt ce nectar agréable,
Qui fait l'ame d'un feſtin :
De s'y noyer faire gloire,
C'eſt le changer en poiſon;
Dans l'art délicat de boire,
Imitez Anacreon.

MERCURE, *au Parterre.*

Que Bacchus & Terpſicore,
Qu'Amour ſeroient ſatisfaits,
Si vous vous prêtiez encore
Au plus cher de leurs ſouhaits;
Ils n'aſpirent qu'à vous plaire,
Leur zéle eſt à l'uniſſon,
En leur faveur daignes faire
Le bonheur d'Anacreon.

FIN.



